

*Ce texte a été téléchargé depuis le site <http://www.leproscenium.com>
Avant son exploitation, vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur
(Voir adresse électronique à son nom à la fin du document.)*

*Avant toute représentation, il est impératif de s'acquitter des droits d'auteur
auprès de la SABAM dont les coordonnées figurent au bas de cette page. Le
non-respect de cette règle entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la
troupe.*

BURN OUT

Comédie en trois actes

de

Charles ISTACE

Nombre d'acteurs : 4 H-6 F ou 5H-5F

Les droits de représentation sont à demander à :

S.A.B.A.M.

Rue d'Arlon 75-77 – 1040 BRUXELLES

Tél de Belgique : 02/286 82 11

Tél de l'étranger : 00/32/2/286 82 11

Adresse Mail : contact@sabam.be

Résumé de l'histoire

L'action se déroule dans un pavillon de vacances appartenant à Yolande de Bourbon Busset, une aristocrate maniérée et à Hubert Boursicot, son mari, PDG d'un grand groupe industriel. Ce dernier vit une grosse déprime qui l'empêche de présider une importante assemblée d'actionnaires. Son entourage tente alors d'appliquer les conseils d'un psychiatre afin de la rétablir, en vain. En désespoir de cause, une opération est mise sur pied en vue de le remplacer par un sosie... Un sosie très particulier qui donne du fil à retordre aux différents protagonistes et principalement à Yolande. En définitive, une série de quiproquos font capoter l'opération. « Tout est bien qui finit bien. » ... Pas sûr que cette expression s'applique à l'histoire !

Durée de la pièce : plus ou moins 1H40.

Nombre de rôles

4 hommes et 6 femmes qui interprètent en tout 11 personnages (le rôle du sosie est attribué obligatoirement à l'acteur qui interprète Hubert)

Variantes possibles :

- **4 hommes et 7 femmes**, si les rôles de Sarah et Maggy sont répartis sur 3 personnages.
- **5 hommes et 5 femmes** si le rôle du commandant est tenu par un homme.
- **5 hommes et 6 femmes**, en combinant les 2 variantes précédentes.

Ces différentes versions ne changent en rien l'histoire. Elles entraînent des modifications mineures dans les dialogues.

Les différents textes sont disponibles auprès de l'auteur (voir adresse électronique à son nom sur le site de théâtre)

PERSONNAGES

HUBERT : PDG d'un important groupe industriel. Il est issu d'un milieu modeste et a gardé un langage et une spontanéité d'homme du peuple qui agace son épouse, une aristocrate fière et méprisante. Déprimé au début de l'histoire, Hubert a le don de démoraliser tous ceux qui l'approchent. Attention ! L'acteur qui joue ce personnage doit aussi assumer le rôle du sosie.

YOLANDE : épouse d'Hubert. Femme hautaine et dédaigneuse qui parle avec l'accent « patate-chaude-dans-la-bouche » ! Cette aristocrate au port altier est très à cheval sur les usages en vogue dans la bonne société.

LA SERVANTE : dévouée mais quelque peu naïve. Elle ne ménage pas ses efforts pour aider son patron à retrouver le moral.

LA MERE : femme très ordinaire, dotée d'un tempérament exubérant. Elle agace son fils (Hubert) par sa présence envahissante. N'ayant pas sa langue en poche, elle entre souvent en conflit avec sa belle-fille.

LE PSYCHIATRE : d'un style plutôt bon chic bon genre. L'examen médical d'Hubert constitue le moment le plus éprouvant de sa carrière.

GASTON : un clown de clinique un peu loufoque qui a été recruté par la mère pour distraire Hubert de ses idées noires. Hélas, à son contact, le pauvre sombre à son tour dans la déprime.

JOJO : personnage farfelu qui parle volontiers de manière vulgaire. Il vit dans une communauté baba cool qui élève des chèvres et fabrique du fromage artisanal.

SARAH et MAGGY : compagnes de Jojo, vivant dans la même communauté baba cool. Idéalistes et en rupture avec la société, elles pratiquent assidûment la méditation.

LE COMMANDANT : femme guindée travaillant pour les services secrets. Il lui revient la lourde tâche de remplacer Hubert par un sosie. Pour éviter d'être reconnue, elle s'exprime à un certain moment avec un accent arabe (L'actrice ne doit être de type nordique).

LE SOSIE : joué obligatoirement par l'acteur qui interprète Hubert. Personnage frustré au vocabulaire très limité. Cet être issu de l'assistance publique est en mal d'affection. Il se montre aussi d'un tempérament farouche.

N.B. : aucun critère d'âge n'est exigé pour les personnages sauf pour la mère qui doit bien évidemment paraître plus âgée qu'Hubert.

Le décor : unique pour les trois actes. Il représente le living-room d'une résidence secondaire de luxe. Côté jardin, une porte débouche sur la cuisine. Toujours côté jardin, mais plus au fond, une autre porte donne sur le hall d'entrée. Cette-ci peut être remplacée par un accès ouvert menant directement à la porte d'entrée. Au fond, se trouve une porte-fenêtre, de préférence double, à travers laquelle on distingue une terrasse et les arbres d'un parc. Toujours au fond, mais plus à droite, un escalier mène à l'étage. Si la grandeur de la scène le permet, l'installation d'un petit palier peut être envisagée. Côté cour, une porte donne accès à la chambre à coucher. La pose d'une fenêtre n'est pas indispensable mais souhaitable pour diminuer l'impression de confinement.

Le mobilier comprend au minimum : un fauteuil ou un canapé, un meuble avec tiroirs, une table pouvant supporter le poids d'une personne ainsi qu'un portemanteau auquel est accroché une écharpe l'homme. Au moins une plante verte doit être visible sur scène.

ACTE 1

Le rideau s'ouvre sur la servante qui transporte des draps dans la chambre. Son téléphone portable sonne.

LA SERVANTE. – Allô ! ... Charles, c'est toi ? Dis-donc, je ne te félicite pas. Ça fait des semaines que je n'ai plus de tes nouvelles.... C'est pas bien d'oublier ses amis ! ...Ah bon ? T'as quelque chose d'important à m'annoncer ? Raconte ! ... (*Enthousiaste.*) T'écris une pièce de théâtre, toi ? Ouahhh, c'est génial ! Et ça parle de quoi ? ... (*Soudain moins enthousiaste.*) Ah ! t'as pas encore trouvé l'histoire. Ecoute ! Si je pense à un scénario, je te téléphone, d'accord ? ... Moi ? ...Ca va. J'bosse toujours chez les Boursicot. En ce moment, j'mets en ordre le pavillon de vacances de Biarritz ... Oui, monsieur se prépare à y passer sa convalescence... Oh ! une grosse déprime. La maladie du siècle, quoi !... Ça me fait mal de voir monsieur aussi abattu, parce que c'est quelqu'un que j'apprécie beaucoup ... Si la patronne n'était pas sans arrêt dans mon dos, j't'assure que j'lui aurais fait du gringue depuis longtemps. (*Des pas se font entendre.*) ...Justement, quand on parle du loup ! ... Je coupe. Allez, tchao ! (*Arrivée d'une dame au port altier. Il s'agit de Yolande, la maîtresse de maison.*) Madame a-t-elle fait bonne route ?

YOLANDE, *qui se fait enlever le manteau par la servante.* – Pas vraiment, avec tous ces ralentissements !

LA SERVANTE. – Comment se porte monsieur ?

YOLANDE. – Mal ! Il a dormi durant tout le voyage.

LA SERVANTE. – Ce n'est pas bon signe, ça.

YOLANDE. – Mon mari est dans le trente-sixième dessous et je compte sur vous pour lui remonter le moral, Georgette.

LA SERVANTE, *humble*. – Oh ! Moi, je ne suis que la servante, madame.

YOLANDE. – Allons ! Je sais qu'il vous a à la bonne ! Essayez au moins de le distraire, ce sera déjà ça.

LA SERVANTE. – Je ferai de mon mieux, madame.

YOLANDE. – Autant vous mettre en garde, il est d'une humeur à donner le cafard à tous ceux qui l'approchent...

LA SERVANTE. – A ce point là ?

YOLANDE. – Il faudra vous montrer forte, ma fille. Maintenant, allez le réveiller dans la voiture !

LA SERVANTE. – Bien, madame.

YOLANDE. – Vous penserez aussi à rentrer les bagages. (*La servante disparaît dans le hall d'entrée. Yolande entreprend une communication téléphonique.*) Allô ! Yolande de Bourbon Busset à l'appareil... Passez-moi le ministre de l'industrie, je vous prie... (*Hautaine.*) Merci, mon brave ! ... Allô ! Monsieur le ministre ? ... Ah ! pas bien du tout. L'état d'Hubert ne s'améliore aucunement... Je sais qu'en tant que PDG du groupe industriel « Fromages de Normandie » il se doit de présider la prochaine assemblée des actionnaires... Je n'ignore pas non plus que son absence serait catastrophique pour toute l'industrie fromagère française... Pour moi aussi, figurez-vous. Ma famille a investi l'intégralité de sa fortune dans ce secteur... Non, je ne peux rien vous dire de plus avant la venue du psychiatre... A plus tard, monsieur le ministre !

La servante arrive en soutenant un homme à la mine renfrognée. Il s'agit d'Hubert Boursicot, le mari de Yolande.

LA SERVANTE. – Là ! Appuyez-vous sur moi, monsieur !

HUBERT, *qui se dégage de la servante*. – C'est bon, je ne suis pas grabataire.

La servante part chercher les valises dans la voiture. Hubert se vautre dans un fauteuil.

YOLANDE. – Redressez-vous, Hubert. Vous paraîtz moins pitoyable. (*A ces mots, Hubert s'enfonce un peu plus dans le fauteuil comme pour agacer son épouse.*) Vous le faites exprès, ma parole ?

HUBERT, *la mine maussade*. – Je suis crevé, ça ne se voit pas ?

YOLANDE. – Allons donc ! Vous venez à peine de vous réveiller ?

HUBERT, *bougonnant*. – Et alors ? Je n'y peux rien si je me fatigue en dormant.

YOLANDE. – Vous me rappelez la célèbre phrase d’Homère dans l’Odyssée : l’excès de sommeil fatigue.

HUBERT. – Il a tout compris, ce type-là. Au fait, c’est qui Homère ?

YOLANDE, *méprisante*. – Un auteur célèbre de la mythologie grecque que votre ignorance vous empêche de connaître.

HUBERT, *agacé*. – Toi et ta mythologie !

YOLANDE, *précieuse*. – Je me flatte d’être issue d’une famille qui met la culture classique à l’honneur.

HUBERT, *ricanant*. – Ta famille ! J’ai appris à la connaître, ta famille. Il n’y a pas plus pédant que les de Bourbon Busset !

YOLANDE. – Quelle détestable habitude vous avez de toujours mépriser la bonne société.

HUBERT, *sur un ton désagréable*. – C’est que je ne suis pas venu au monde avec une cuiller d’argent dans la bouche, moi, Madame !

YOLANDE, *indignée*. – Votre ton sarcastique est désobligeant. Pour autant que je me rappelle, vous étiez satisfait de trouver dans la corbeille de mariage la fortune que mon père avait déposée.

La servante revient en transportant deux lourdes valises.

HUBERT. – Pour ça, il avait du flair ton paternel. Il savait qu’avec un homme d’affaire de ma trempe, le magot familial serait entre de bonnes mains... Georgette, ouvrez la valise et donnez-moi le tensiomètre, s’il vous plaît !

La servante s’exécute.

YOLANDE. – Quelle manie de prendre sa tension à tout bout de champ !

HUBERT. – Je te rappelle que les maladies vasculaires ont envoyé la plupart de mes ancêtres au cimetière.

YOLANDE. – Une tare familiale de plus... Décidément la génétique ne gâte pas les Boursicot

LA SERVANTE. – Dois-je ranger les valises, madame ?

YOLANDE. – Bien entendu, Georgette !

La servante disparaît avec les valises dans la chambre. Pendant ce temps, Hubert prend sa tension sanguine.

HUBERT. – 15/9, si c’est pas malheureux ! A cause de toi mes artères sont au bord de l’éclatement.

YOLANDE. – Voilà qui confirme la nécessité de vous reposer dans un bon lit.

HUBERT. – Me reposer, avec toi. Tu rigoles ? Et puis si c'est pour dormir, je pouvais très bien le faire chez moi. Pas besoin de venir à Biarritz ! A cette époque de l'année on s'emmerde à cent sous de l'heure ici.

YOLANDE. – Au moins, dans cette ville, vous êtes à l'abri des journalistes, mon ami.

HUBERT. – Arrête de m'appeler « Mon ami », tu sais bien que ça m'agace.

YOLANDE. – C'est l'usage entre époux dans la bonne société.

HUBERT, *s'esclaffant*. – Je me fous de la bonne société !

YOLANDE, *outrée*. – Quelle vulgarité ! Vous tenez ce trait de caractère de votre mère.

HUBERT. – Ca fait quinze ans que tu me pompes l'air avec ton langage de précieuse ridicule.

Hubert prend une nouvelle fois sa tension.

YOLANDE. – Encore ! Vous voilà bel et bien hypochondriaque, mon ami.

HUBERT, *hors de lui*. – Une bonne fois pour toutes, je ne suis pas ton ami. Merde !...18/12 ! Voilà le résultat. Ca monte encore ! Continue ! Bientôt tu auras un mort sur la conscience !

YOLANDE. – Décidément, vous n'êtes plus vous-même. Que n'ai-je eu l'idée d'appeler un psychiatre plus tôt !

HUBERT, *surpris*. – Comment ?... Quel psychiatre ?

YOLANDE. – J'ai demandé au docteur Chalandon, une sommité de la neuropsychiatrie, de se déplacer pour vous examiner. (*Implorant.*) Puisse la médecine vous venir en aide.

HUBERT, *fâché*. – Fais-moi passer pour un cinglé tant que tu y es ? (*Il sourit de manière ironique.*) Tiens, j'ai une idée !... Les psychiatres sont les médecins des fous, si je ne m'abuse ? Eh bien, il va en voir un de fou, c'est moi qui te le dis.

YOLANDE, *inquiète*. – Hubert, je vous saurai gré de ne pas faire l'enfant !

HUBERT. – Pas l'enfant mais le fou, je te dis !

Retour de la servante.

LA SERVANTE. – Quel service à thé dois-je préparer, madame ?

YOLANDE. – Allez m'attendre à l'étage, je vous rejoins... (*La servante monte l'escalier.*) Ecoutez la radio, cela vous mettra peut-être dans de meilleures dispositions d'esprit.

Yolande allume la radio et monte à son tour l'escalier.

LA RADIO : « Il est très exactement onze heures. Je vous rappelle que c'est aujourd'hui la journée de la joie et de la bonne humeur. »

HUBERT, *ricanant*. – Ah ! Tu parles !

LA RADIO.- « Voici notre bulletin d'informations : hausse du coût de la vie, augmentation du prix des produits pétroliers, aggravation du chômage, baisse de la consommation des ménages. Dans un contexte aussi morose, on comprend que le moral de nos compatriotes n'ait jamais été aussi bas. »

HUBERT. – Tant mieux, je ne suis pas tout seul.

LA RADIO : « Pour ne rien arranger, notons la soudaine déprime sur les marchés financiers. L'action « Fromage de Normandie » est à épingle. Elle a perdu vingt pour cent de sa valeur en une seule journée. Cette chute n'est pas sans lien avec les informations alarmistes qui courent au sujet de l'état de santé de son PDG, monsieur Boursicot...

HUBERT, *ricanant*. – Ah ! Les chacals.

LA RADIO : Météo. Le ciel est avec nous en cette journée de la joie et de la bonne humeur. En effet, un puissant anticyclone se développe sur la France. »

HUBERT, *esquissant un léger sourire*. – Du soleil, enfin !

LA RADIO : « La chaleur sera au rendez-vous. Une exception tout de même: l'extrême sud-ouest et principalement Biarritz qui restera sous l'influence de masses d'air maritime froides et instables. »

HUBERT, *désabusé*. - Je suis maudit.

LA RADIO. – A présent, notre émission «Chantons dans la joie » avec un morceau de Georges Brassens.

Débute alors la chanson « Le testament ». La mine d'Hubert se fait ténébreuse à l'écoute des paroles.

Je serai triste comme un saule
Quand le Dieu qui partout me suit
Me dira, la main sur l'épaule
"Va-t'en voir là-haut si j'y suis"
Alors, du ciel et de la terre
Il me faudra faire mon deuil
Est-il encor debout le chêne
Ou le sapin de mon cercueil

S'il faut aller au cimetière
J'prendrai le chemin le plus long
J'ferai la tombe buissonnière
J'quitterai la vie à reculons

Retour de la servante par l'escalier.

Suite de la chanson : Tant pis si les croqu'-morts me grondent
Tant pis s'ils me croient fou à lier

LA SERVANTE. - Ah ! Ah ! Monsieur écoute « Chantons dans la joie », c'est qu'il se porte mieux.

HUBERT, *l'air bougon*. – Eteignez cette radio, une minute de plus et je meurs.

Suite de la chanson : Je veux partir pour l'autre monde
Par le chemin des écoliers ...

LA SERVANTE, *qui obéit*. – Monsieur a-t-il besoin de quelque chose ?

HUBERT. – Non. Merci, Georgette.

LA SERVANTE. – Hum ! Si monsieur se sent seul, je peux lui faire un brin de causerie.

HUBERT. – Vous allez le regretter, j'ai l'humeur cafardeuse en ce moment.

LA SERVANTE. – Ca ne fait rien, J'aime bien tenir compagnie à monsieur.

HUBERT. – Vous êtes indulgente, Georgette.

LA SERVANTE, *enjôleuse*. – Ca me fait de la peine de voir monsieur aussi triste. Si j'ose me permettre, j'ai toujours beaucoup apprécié monsieur. Et quand je dis beaucoup, c'est beaucoup ! J'ai toujours admiré son charme.

HUBERT. – Mon charme ? Faut déjà bien chercher. En ce moment, je suis plutôt un remède contre l'amour. Enfin ! Vous êtes gentille, ça me change de ma femme !

Hubert prend une nouvelle fois sa tension.

LA SERVANTE. – Monsieur ne se sent pas bien ?

HUBERT, *satisfait*. – 12/8 ! ... Parfait ! C'est ce que je disais, vous me changez de ma femme !

LA SERVANTE. – Je m'en réjouis.

HUBERT. – Il y a des signes qui ne trompent pas. Rangez-moi cet appareil. Grâce à vous, je n'en ai plus besoin.

LA SERVANTE, *qui obtempère*. – Si la tension de monsieur s'améliore c'est que monsieur guérit.

HUBERT, *désabusé*. – Détrompez-vous, je suis un homme foutu.

LA SERVANTE. – Ne dites pas ça, monsieur. Où sont passés votre courage, votre vitalité ?

HUBERT. – Je me suis trop donné dans mon travail, Georgette. Le moteur a calé, il ne reprendra plus.

LA SERVANTE. – Allons ! un PDG comme monsieur que tout le monde appelle « L'empereur du fromage » n'a pas le droit de se décourager. Prenez exemple sur Napoléon.

HUBERT. – Vous faites bien de me comparer à Napoléon. Lui était exilé à Sainte-Hélène tandis que moi je le suis à Biarritz. (*Relevant le menton.*) C'est étrange comme nos destinées se rejoignent.

LA SERVANTE. – Monsieur a besoin de repos. Il devrait entreprendre une cure de sommeil.

HUBERT. – Ah non ! Surtout pas dormir. Cela ne ferait qu'aggraver mon cas et je ne suis pas le seul à la dire. Homère écrivait : l'excès de sommeil fatigue.

LA SERVANTE. – Ah ! il a écrit ça, Homer ? C'est étonnant !

HUBERT. – Vous connaissez Homère, vous ?

LA SERVANTE. – Bien sûr, je le vois tous les soirs à la télévision... Vous parlez bien d'Homer Simpson ?

HUBERT. – Mais non. Il n'est pas question d'un personnage de dessins animés mais de l'auteur de l'Odyssée.

LA SERVANTE. – L'Odyssée de l'Espace, je connais aussi. J'ai vu le film.

HUBERT. – Ne sortez jamais de telles âneries devant ma femme. Ca lui gâterait l'humeur et c'est moi qui trinquerais.

La sonnerie de la porte d'entrée retentit. Immédiatement, Yolande apparaît en haut de l'escalier.

YOLANDE. – Voilà le docteur. Introduisez-le Georgette !

La servante disparaît dans le hall d'entrée.

HUBERT. – Il se souviendra longtemps de sa consultation, c'est moi qui te le dis.

YOLANDE. – Hubert, je vous engage à adopter un comportement digne de votre condition.

HUBERT, *les yeux hagards et un sourire bête aux lèvres.* – J'ai bien l'air fou, comme ça ?

YOLANDE. – Il suffit, Hubert ! Abstenez-vous de faire le bouffon.

La servante introduit le docteur avant de se retirer à la cuisine.

YOLANDE, *saluant.* – Docteur !

LE PSYCHIATRE, *faisant le baisemain.* – Madame !

YOLANDE. – Je suis fort aise de votre venue. C'est très aimable à vous d'avoir accepté de vous déplacer.

LE PSYCHIATRE. – Ce n'est pas l'usage, mais dans ce cas-ci le malade n'est pas n'importe qui... (*Il s'approche d'Hubert qui ne se départit pas de son sourire bête.*) M'entendez-vous, monsieur ? ... (*Hubert reste impassible.*) Me voyez-vous ?

Le docteur passe sa main devant le visage d'Hubert qui demeure sans réaction. Puis il ouvre sa trousse de consultation pour en sortir du matériel. Yolande en profite pour sermonner discrètement son mari.

YOLANDE. – Hubert, cessez de faire votre intéressant.

Durant la consultation, Yolande adresse régulièrement à son mari des signes de mécontentement à l'insu du docteur.

LE PSYCHIATRE. – Je vais commencer par examiner le fond de l'œil. (*Le docteur se munit d'une lampe à main destinée à l'ophtalmoscopie. Il allume la lampe et rapproche fortement son visage de celui d'Hubert pour examiner l'œil.*) L'aspect de la rétine est normal.

Sentant le visage du docteur proche du sien, Hubert ne trouve rien de mieux que de lui donner un baiser qui claque sur la joue. Surpris, le docteur se relève d'un coup et s'essuie la joue avec son mouchoir. Yolande est au comble de l'exaspération.

YOLANDE. – Hubert ! ... Docteur, je suis désolée de l'attitude de mon mari.

LE PSYCHIATRE, *qui s'essuie la joue avec un mouchoir.* – Il n'en est pas responsable, madame.

YOLANDE. – Détrompez-vous, c'est de la comédie.

LE PSYCHIATRE. – Voyons à présent le réflexe d'extension. Aidez-moi à asseoir le malade sur cette table.

Yolande agite une clochette. La servante arrive immédiatement.

YOLANDE. – Aidez-nous à transporter monsieur sur la table.

La servante et le docteur soutiennent Hubert pour l'asseoir tandis que Yolande reste à distance. La scène prend un caractère cocasse car l'intéressé manifeste beaucoup de mauvaise volonté.

YOLANDE, *alors que le psychiatre et la servante s'activent avec Hubert.* – Allons, aidez-nous mieux, Georgette !

LA SERVANTE. – Je fais ce que je peux, madame.

YOLANDE. – Un peu de sérieux, Hubert.

LE PSYCHIATRE. – Il ne vous entend pas madame.

YOLANDE, *fulminant.* – Oh ! que si, il m'entend.

Une fois Hubert assis sur la table, Georgette retourne à la cuisine.

LE PSYCHIATRE. – Normalement la percussion du tendon rotulien devrait entraîner une légère extension de la jambe.

Le docteur frappe le tendon rotulien avec un marteau orthopédique. Hubert projette violemment son pied en avant. Le docteur reçoit le coup entre les jambes.

YOLANDE, *consternée*. – Hubert ! Etes-vous devenu fou ? (*Hubert opine ostensiblement du chef tout en jubilant.*) Voulez-vous que la servante apporte des glaçons pour calmer la douleur ?

Hubert lance à sa femme un petit sourire narquois alors que le docteur se tord de douleur.

LE PSYCHIATRE. – Non. Ca va passer... (*Il se ressaisit.*) Normalement je devrais mesurer l'extension de l'autre jambe mais dans ce cas-ci on s'en passera.

YOLANDE. – Cela vaut mieux. Il serait dommage que vous repartiez d'ici en chaise roulante.

LE PSYCHIATRE. – Votre mari doit être immédiatement alité, madame.

YOLANDE, *qui agite une nouvelle fois la clochette*. – Vous avez raison, il sera moins dangereux une fois couché.

LE PSYCHIATRE, *qui prépare un comprimé*. – Ce puissant sédatif agit dans le quart d'heure. Autant vous prévenir, il provoque parfois de brèves hallucinations lors du réveil.

Arrivée de la servante.

YOLANDE. – Aidez-nous à transporter monsieur dans la chambre.

Le psychiatre et la servante saisissent Hubert par les bras pour l'aider à marcher. Yolande se contente d'ouvrir la porte de la chambre.

YOLANDE, *se parlant à elle-même*. – Je le savais capable de toutes les facéties mais, cette fois, il dépasse la mesure. Si cela se trouve, le docteur va l'envoyer à l'asile !

Retour de la servante.

LA SERVANTE. – Qu'est-il arrivé à monsieur ?

YOLANDE. – Rien. Cet idiot croit faire le malin en jouant la comédie.

LA SERVANTE. - Il est complètement dans les vapes.

Un cri se fait entendre provenant de la chambre.

LE PSYCHIATRE. – Aïe !

Le médecin revient en montrant un doigt qui saigne.

YOLANDE. – Que se passe-t-il ?

LE PSYCHIATRE, *au comble de l'exaspération.* – Au moment où je lui mettais le comprimé en bouche, il m'a mordu, ce con !

YOLANDE. – Oh ! Docteur, je suis confuse !

LE PSYCHIATRE, *qui compose un numéro sur son téléphone portable.* – Permettez ? J'appelle une ambulance.

LA SERVANTE. – Une ambulance pour une petite morsure ?

LE PSYCHIATRE. – Ce n'est pas pour moi mais pour monsieur Boursicot.

YOLANDE, *inquiète.* – Comment ? Ne me dites pas que vous voulez l'hospitaliser.

LE PSYCHIATRE, *qui attend la communication.* – L'interner, madame !

YOLANDE. – Docteur, je vous dois la vérité. Mon mari simule la folie pour vous provoquer.

LE PSYCHIATRE, *qui montre l'état de sa main.* – Ceci, est-ce de la simulation ? Votre mari est frappé de folie furieuse, madame.

YOLANDE. – Ne l'internez pas. Je prends sur moi de le garder ici le temps sa guérison.

LE PSYCHIATRE, *qui raccroche son portable.* – C'est comme vous voulez, mais je vous préviens, c'est à vos risques et périls.

YOLANDE. – J'assumerai, docteur.

LE PSYCHIATRE. – (*Il sort un calepin et un stylo.*)...Très bien. A présent, j'aimerais vous poser quelques questions.

YOLANDE. – Je vous en prie.

LE PSYCHIATRE, *trouvant la servante curieuse.* – Il est préférable que cette conversation ait lieu en privé.

YOLANDE, *sur un ton péremptoire.* – Vous pouvez disposer, Georgette.

LA SERVANTE, *qui retourne à la cuisine en maugréant.* – Pff ! Pour une fois qu'il se passe quelque chose d'intéressant dans cette maison.

LE PSYCHIATRE. – Votre mari a-t-il subi récemment un traumatisme ?

YOLANDE. – Pas que je sache.

LE PSYCHIATRE. – Lui arrive-t-il d'être surmené ?

YOLANDE. – Connaissez-vous un PDG qui ne l'est pas ? Vous n'ignorez pas qu'il doit assumer de grandes responsabilités.

LE PSYCHIATRE, *tout en prenant des notes.* – Qu'en est-il de votre relation de couple ?

YOLANDE. – Oh, docteur ! Mieux vaut ne pas en parler.

LE PSYCHIATRE. – C'est indispensable pour le diagnostic, madame.

YOLANDE. – Comment vous dire ? ... Hubert et moi, sommes mal assortis l'un à l'autre.

LE PSYCHIATRE. – Mais encore ?

YOLANDE. – Je suis issue de la noblesse tandis qu'Hubert provient d'une famille modeste. (*Elle prend un air dédaigneux.*) Moi qui rêvais d'un prince, je suis tombée sur un homme qui n'a aucune affinité avec le beau monde.

LE PSYCHIATRE. – Mais monsieur Boursicot n'est pas n'importe qui.

YOLANDE. – Sa seule qualité est le sens des affaires. Il est riche certes, mais les anciens grecs disaient avec raison : le singe est toujours singe, fût-il vêtu de pourpre. Depuis quinze ans que nous sommes mariés, je tente de lui inculquer les bonnes manières, en vain !

LE PSYCHIATRE. – Parlez-moi de sa mère !

Retour de la servante avec un arrosoir.

YOLANDE, *levant les yeux au ciel.* – Ah, sa mère ! Vous ne pouvez trouver femme plus ordinaire. Une vraie cantinière. A la garden-party (*Elle prononce ce mot avec un accent très british.*) donnée par le préfet, où elle était invitée, je ne sais pourquoi, je l'ai entendu crier devant toute l'assemblée : Hubert, ferme ta braguette !

Tout en parlant, Yolande prend la servante par le bras pour la ramener à la cuisine.

LE PSYCHIATRE. – Cela vous a choquée ?

YOLANDE. – Est-ce un langage à tenir dans une assemblée de notables ? La discrétion est la marque de l'élégance, me semble-t-il.

LE PSYCHIATRE. – Certes !

YOLANDE. – La bienséance ordonnait à cette femme d'utiliser une formulation moins triviale comme « Mon fils, l'impératrice est à sa fenêtre » ou « La princesse est au balcon ».

LE PSYCHIATRE. – Votre mari en aurait-il saisi le sens ?

YOLANDE. – J'en doute. Sa culture s'arrête à ses fromages et le fromage pour parler d'une braguette n'incline guère à la finesse.... Bien qu'elle aurait pu lui lancer discrètement... par

exemple... « Cachez-moi ce Caprice des Dieux pour lequel les anges n'ont d'yeux » C'eût été plus distingué que de dire « Hubert ferme ta braguette ! »

LE PSYCHIATRE. – Je reconnais bien en vous la femme de goût.

YOLANDE. – N'est-ce pas ! On est bien né ou on ne l'est pas.

LE PSYCHIATRE. – Comment se fait-il qu'une dame de votre condition ait épousé un homme aussi différent ?

YOLANDE. – Comme je vous l'ai dit, Hubert est brillant en affaires et dans le beau monde, une union avec la roture se conçoit lorsque l'intérêt financier l'exige.

LE PSYCHIATRE, *qui continue à prendre des notes.* – Une question plus intime, si vous le permettez : qu'en est-il de sa libido ?

YOLANDE, *levant les yeux au ciel.* – Ah, docteur ! (*Avant de répondre, Yolande va brièvement entrouvrir la porte de la cuisine pour s'assurer que la servante n'écoute pas.*) Sa libido, ne m'en parlez pas. Elle s'est complètement évaporée !

LE PSYCHIATRE. – Mais encore ?

YOLANDE. – Lui qui se montrait volontiers ardent ne manifeste pas le moindre désir. Oserais-je dire qu'il n'y a plus le moindre frémissement ?

LE PSYCHIATRE. – Je note : plus le moindre frémissement.

YOLANDE. – Voir son mari éteint à ce point est plutôt inquiétant ... Je vais vous faire une confidence, docteur. Hubert me fait penser à un saule-pleureur.

LE PSYCHIATRE. – Comment cela ?

YOLANDE. – Le rameau d'un saule-pleureur pendouille et personne n'imagine qu'il puisse se redresser tout seul. Eh bien, chez Hubert, c'est pareil.

LE PSYCHIATRE, *qui referme son calepin.* – L'image parle d'elle-même.

YOLANDE, *Précieuse.* – N'est-ce pas !

LE PSYCHIATRE, *qui note* – ... Saule pleureur... (*Il range son calepin.*) Je vous remercie pour ces renseignements.

YOLANDE. – Alors, quelle est votre opinion ? Vous devez savoir que la santé de mon mari à une influence sur l'économie du pays tout entier.

LE PSYCHIATRE, *perplexe.* – Hum ! Le cas est assez particulier. Avant de me prononcer, je préfère prendre l'avis d'un confrère. Permettez que je passe un coup de fil de ma voiture ?

YOLANDE. – Faites à votre guise. Je suis bien aise de votre aide, docteur.

Le psychiatre sort. Hubert revient de la chambre.

HUBERT. – Ouf ! Me voilà débarrassé de ce charlatan.

YOLANDE. – Comment ! Vous ne dormez pas ?

HUBERT. – J'ai horreur qu'on me force à prendre des médicaments.

YOLANDE. – Vous avez mordu le médecin comme un chien enragé. J'ai honte de vous.

HUBERT. – Ca lui fera passer l'envie de remettre les pieds ici.

YOLANDE, *exaspérée*. – N'avez-vous donc aucun souci de votre dignité ?

Yolande sort d'un pas énervé.

HUBERT. – Elle en a de bonnes. (*Il ricane.*) Ma dignité ! Au point où j'en suis !

Retour de la servante un torchon de vaisselle à la main.

LA SERVANTE. – Monsieur a retrouvé de la vigueur à ce que je vois.

HUBERT *grincheux*. – C'est une illusion, Georgette. Je vous l'ai dit, je suis au bout du rouleau.

LA SERVANTE, *qui tente de lui remonter le moral*. – Monsieur sait-il que nous sommes le jour de la joie et la bonne humeur ?

HUBERT, *toujours la mine maussade*. – Oui et je me demande bien quel imbécile a décrété une idiotie pareille.

LA SERVANTE. – Aujourd'hui, tout le monde devrait être gai comme un pinson.

HUBERT, *prenant un air sérieux*. – Ah, non ! Surtout pas un pinson.

LA SERVANTE. – Pourquoi ?

HUBERT. – Connaissez-vous la destinée du pinson ?

LA SERVANTE. – Monsieur a de ces questions !

HUBERT. – L'hiver, la plupart de ces petites bêtes meurent de froid et celles qui en réchappent se font manger par les rapaces.

LA SERVANTE. – Monsieur ne doit pas me dire ça... Moi qui aime tant les petits oiseaux.

HUBERT. – Personne ne peut rien contre la loi de la nature.

LA SERVANTE. – Monsieur devrait abandonner ses idées noires et profiter de la vie.

HUBERT, *ricanant*. – Savez-vous ce qu'est la vie, ma pauvre Georgette ? Non, vous n'en avez pas la moindre idée... La vie, Georgette, n'est qu'une moisissure immonde qui grouille à la surface de la terre.

LA SERVANTE, *dégoûtée*. – Nous, du moisi... Oh ! C'est affreux.

HUBERT. – La vie est une maladie sexuellement transmissible dont personne, vous entendez, personne ne réchappe.

LA SERVANTE, *naïvement*. – Voilà ce qui arrive quand on oublie d'enfiler son préservatif ! ... Savez-vous ce que je pense, monsieur ? ... Rien de tel qu'un bon repas pour se changer les idées.

HUBERT, *sèchement*. – J'ai perdu l'appétit, Georgette.

LA SERVANTE. – Que dirait monsieur d'un bon lapin aux pruneaux ?

HUBERT, *cynique*. – Comment, vous voulez me faire manger un cadavre d'animal ?

LA SERVANTE, *étonnée par la question*. – Ben... de la viande, quoi !

HUBERT. – Me prenez-vous pour un charognard ?

LA SERVANTE, *offusquée*. – Oh, monsieur ! ... Préférez-vous du poisson ?

HUBERT. – Du poisson crevé, cela ne vaut pas mieux.

LA SERVANTE, *surprise par la réaction d'Hubert*. – Ben... crevé ! Pas si crevé que ça.

HUBERT. – Comment, pas si crevé que ça ?

LA SERVANTE. – Je veux dire, pas crevé depuis longtemps... du poisson frais quoi ! ...

HUBERT, *cynique*. – Du poisson gorgé de pesticides et de mercure, Bah ! Vous voulez m'empoisonner ? (*La servante se met à pleurer.*) Ca y est, voilà le bureau des pleurs à présent !

LA SERVANTE, *qui se frotte les yeux avec le torchon*. – Moi, j'en ai marre, hein !

HUBERT. – Parfait. Au moins on sera deux.

LA SERVANTE. – C'est vrai à la fin, monsieur voit toujours tout négativement.

HUBERT. – Ah ça, les déprimés voient rarement la vie en rose.

LA SERVANTE. – Les oiseaux qui se font manger et monsieur qui croit que je vais l'empoisonner ! C'en est trop pour une fille sensible comme moi.

Pendant que la servante sanglote, une femme, d'un certain âge arrive. Il s'agit de la mère d'Hubert.

LA MERE. – Coucou ! C'est moi !

HUBERT, *dépité*. – Ah ! Voilà la reine mère à présent. Maman !... Je t'ai déjà demandé cent fois de sonner avant d'entrer.

LA MERE. – Je te trouve grincheux, Hubert. Ce n'est pas bon signe. (*Elle voit Georgette en pleurs.*) Qu'y a-t-il, Georgette ?

LA SERVANTE, *hoquetant*. – Rien, ma...da...me !

LA MERE. – C'est toi qui démoralises cette petite, hein ?... Hubert, ça va mal. Tu devrais voir un médecin.

HUBERT, *jubilant*. – C'est déjà fait.

LA MERE. – Ah bon ! Qu'en est-il ressorti ?

HUBERT, *esquissant un sourire de jubilation*. – Une morsure à la main et un hématome à l'endroit le plus sensible de l'anatomie masculine. A l'heure qu'il est, le type doit avoir les burnes out !

LA MERE, *à part*. – Il délire complètement ! (*Elle met sa main au front d'Hubert.*) Tu n'as pas de la fièvre au moins ?

HUBERT, *qui enlève la main du front*. – Maman, tu m'agaces.

LA MERE. – Et mauvais caractère avec ça !

HUBERT. – Soyez gentille, Georgette. Allez me chercher le somnifère qui se trouve sur la table de nuit.

Georgette obtempère.

LA MERE. – Tu fais du rangement dans tes médicaments ?

HUBERT. – Non. Je me force à dormir pour oublier ta présence envahissante.

LA MERE. – J'ai une surprise pour toi... Attends-moi ! Tu ne seras pas déçu.

La mère sort. Georgette revient avec le comprimé qu'Hubert absorbe avec un peu d'eau.

HUBERT. – Vivement que je sois dans les bras de Morphée.

LA SERVANTE. – Dans les bras de qui ?

HUBERT. – De Morphée, je vous dis.

LA SERVANTE, *un sourire coquin aux lèvres*. – Ah ! Ah !... Monsieur ferait-il des infidélités à madame ?

HUBERT. – Vous m'exaspérez avec vos réflexions. Retournez à vos fourneaux !

La servante retourne à la cuisine. La mère introduit un homme coiffé d'un chapeau loufoque et affublé d'un nez rouge de clown.

GASTON, *saluant Hubert avec déférence*. – Sire, je salue bien bas l'Empereur du Camembert, du Brillat-Savarin, du Boursin et du Pont-L'évêque. Je vénère le grand magicien qui transforme en délice pour les papilles l'exquis breuvage jaillissant des divines mamelles normandes.

LA MERE, *qui applaudit*. – Bravo ! Il est comique, hein ?

HUBERT, *la mine renfrognée*. – Qui est cet énergumène ?

LA MERE. – C'est Gaston. Il travaille comme clown à la clinique. J'ai fait sa connaissance quand on m'a opérée de l'appendicite.

HUBERT. – Dis à cette andouille de foutre le camp sur-le-champ. Allez ! Hors de ma vue.

LA MERE. – Hubert, ne fais pas ta sale tête. (*En aparté à Gaston.*) Je vous laisse avec lui. Mettez-y le paquet !

GASTON, *refroidi par l'attitude d'Hubert*. – Votre fils n'a pas l'air bien disposé.

LA MERE. – Il est d'une humeur de pitbull mais ça lui passera.

La mère sort.

GASTON, *adoptant une attitude théâtrale*. – Cette andouille, disiez-vous ? Dans ce bas monde, chacun fait l'andouille à sa façon. Moi, habillé en clown, et toi, en costard-cravate.

HUBERT. – Je ne vous permets pas de me tutoyer. On n'a pas gardé les vaches ensemble.

GASTON. – Tu me rappelles une blague : sais-tu comment on appelle un taureau avec un string ? ... Une vache folle... Ah! Ah! Ah! (*Voyant Hubert qui reste impassible.*) Ouhlà ! t'as un gros coup de bleues, pépère ? Faut huiler les charnières pour dérouiller les zygomatiques.

HUBERT. – Je n'ai pas du tout le cœur à rire.

GASTON. – Tu veux que j'te dise, t'es trop sérieux... Faut imaginer le monde comme un théâtre où tous les gens font le spectacle.

HUBERT, *la mine austère*. – Un PDG n'est pas là pour rigoler.

GASTON. – T'as tort. Faut te décoincer, mon pote ! Crois-moi, la meilleure recette pour atteindre le bonheur c'est de prendre tout à la rigolade... Pour trouver de quoi te poiler, suffit d'ouvrir la gazette.

Gaston ouvre un journal qui se trouve à portée de main.

HUBERT. – L'actualité ne prête pas à rire.

GASTON. – Je lis : « Manifestation devant le palais de justice. Des centaines de kinésithérapeutes se massent devant les grilles » Ah ! Ah ! Ah !... (*Gaston se tord de rire alors qu'Hubert reste imperturbable.*) Ca ne s'invente pas des choses pareilles ! Et ici : « C'est la fête des ânes à Saint-Vincent, vous êtes attendus nombreux » Ah ! Ah ! Ah !... Les petites annonces, à présent : « Chien à vendre, mange n'importe quoi, aime les enfants ! »... Ah ! Ah ! Ah !...

HUBERT. – C'est consternant !

GASTON. – Vise-moi la tronche, hé ! ... Au championnat du monde des rabat-joie, tu décrocherais l'or, toi !... Tu manques de punch, mon pote. Faut te remuer un peu. Faire du sport par exemple.

HUBERT. – Du sport ? Rien que le mot me fatigue !

GASTON. – Mets-toi au vélo.

HUBERT, *bougon*. – Faut pédaler, c'est exténuant !

GASTON. – Tu rigoles ? On est tout le temps assis. Fais du tennis, si tu préfères.

HUBERT. – Faut courir !

GASTON. – Apprends le golf. C'est un sport de PDG, le golf.

HUBERT. – Faut marcher !

GASTON. – Alors, je ne vois plus que le mini golf !... Tiens, j'ai une histoire marrante à te raconter.

HUBERT. – Les histoires drôles ne m'intéressent pas.

GASTON. – Elle est véridique. Un jour, je demande à un gamin hospitalisé: qu'est-ce qu'il fait comme métier, ton père ? Il me répond : il est magicien. Son truc, c'est de scier les gens en deux ... Je lui dis : t'as des frères et des sœurs ? Et il me répond : oui ! J'ai un demi-frère et une demi-sœur !... Ah ! Ah ! Ah ! ... J'ajoute : il est gentil ton père ? Et le gamin me sort du tac au tac: Bien sur, il se coupe en quatre pour nous... Ah ! Ah ! Ah !

HUBERT, *l'air grave*. – En ce moment, vous pleurez de rire ou de tristesse ?

GASTON, *étonné par la question*. – Ben, de rire. Pourquoi ?

HUBERT. – Parce que je lis la tristesse dans votre regard.

GASTON, *soudain sérieux*. – Ah bon ? Personne ne m'a jamais dit ça ! C'est sans doute parce que je suis clown de clinique.

HUBERT. – Vous n'en avez pas marre de rire tout le temps ?

GASTON. – Bien sur que non, le rire c'est la joie de vivre.

HUBERT. – La joie de vivre ! (*Ricanant.*) Regardez-vous dans un miroir. (*Il l'amène devant un miroir.*) Vous avez l'air pitoyable avec un nez rouge.

GASTON, *qui se regarde.* – C'est ma foi vrai que j'ai l'air triste.

HUBERT. – Vous avez une tête à fréquenter les Restos du Cœur.

GASTON, *consterné.* – Les Restos du Cœur ? Tu penses vraiment ce que tu dis ?

HUBERT. – Au fond, nous sommes tous les deux des paumés. Vous, dans le rôle du bouffon minable et moi dans celui du PDG déprimé.

GASTON, *la mine sombre.* - Arrête de parler ainsi, tu me fous le cafard.

HUBERT, *baillant.* – Bon, il est temps que j'aie m'aliter ... Un conseil : changez de métier, mon vieux.

Hubert disparaît dans la chambre. La mère revient par le hall d'entrée.

LA MERE. – Alors, comment ça se passe ?

GASTON. – Jamais vu quelqu'un d'aussi pénible à dérider.

LA MERE. – Je vous avais prévenu ... Et Hubert, où est-il ?

GASTON. – Il est parti se coucher.

LA MERE, – Vous avez l'air tout triste, Gaston.

GASTON. – C'est la première fois qu'on me traite de bouffon minable.

LA MERE. – Quoi, mon fils vous a dit ça ? Ne l'écoutez pas, il raconte n'importe quoi.

GASTON, *soudain déprimé.* – Bah ! Il a raison, au fond je ne suis qu'un pauvre type.

LA MERE. – Mais non, mais non, voyons.

GASTON. – J'en ai marre de cette putain de vie !

LA MERE. – Taisez-vous. Un clown triste, moi, ça me sape le moral.

Retour de Yolande.

YOLANDE, *à la mère.* – Tiens ! Vous êtes là ? (*Se tournant vers Gaston.*) ... A qui ai-je l'honneur, monsieur ?

LA MERE. – Je vous présente Gaston, un clown désopilant qui est venu égayer Hubert.

YOLANDE. – Un clown désopilant qui a une mine d'enterrement ! C'est bien la première fois que je vois ça ! ... Où est Hubert ?

LA MERE. – Dans sa chambre. Il dort après avoir pris un somnifère.

Arrivée de la servante qui sanglote.

YOLANDE. – Que se passe-t-il, Georgette ?

LA SERVANTE. – Moi qui aime tant les enfants, je renonce à en avoir, madame !

YOLANDE. – Pourquoi donc ?

LA SERVANTE, *en pleine crise de larmes*. – Je ne veux pas qu'ils sentent le mois.

YOLANDE. – Je vois. Monsieur vous a encore raconté n'importe quoi. (*On sonne à la porte.*) Ah ! Ce doit être le psychiatre. Il est temps qu'il revienne, celui-là.

La servante va ouvrir.

GASTON. – Je vous laisse en famille.

LA MERE. – Allez m'attendre dans la voiture, Gaston. Je vous ramènerai tout à l'heure à votre caravane. (*Gaston sort.*) La consultation d'Hubert s'est mal passée, paraît-il ?

YOLANDE. – Votre fils s'est conduit comme un grossier personnage.

LA MERE. – Ah bon ?

YOLANDE. – Je commence à en avoir par-dessus la tête moi, des Boursicot !

Le psychiatre revient avec un pansement au doigt.

LE PSYCHIATRE. – Désolé pour le retard mais j'ai eu du mal à toucher un confrère.

YOLANDE. – Docteur, mon mari fait régner dans cette maison un climat de déprime généralisée. Vous m'obligeriez à le soigner au plus vite...

Le psychiatre remarque la présence d'une dame qu'il ne connaît pas.

LA MERE. – Je suis la mère d'Hubert. De quoi souffre-t-il au juste ?

LE PSYCHIATRE. – D'un sévère burn out, madame.

LA MERE. - Un burn quoi ?

LE PSYCHIATRE. – Un burn out ou un état d'épuisement consécutif à du surmenage professionnel, si vous préférez.

YOLANDE. – Sur ce point, les choses sont en passe de s'arranger. Mon mari s'apprête à engager des collaborateurs supplémentaires.

LE PSYCHIATRE. – Hélas, il y a un autre problème : monsieur Boursicot supporte mal le déphasage culturel qu'il vit à l'intérieur de sa propre famille.

YOLANDE. – Que voulez-vous dire au juste ?

LE PSYCHIATRE. – Vous m'avez expliqué qu'il se faisait difficilement aux usages en vogue dans la haute société.

YOLANDE. – C'est exact.

LA MERE. – La haute société ! Que voilà un bien grand mot pour une bande de culs serrés !

YOLANDE, *éccœurée*. – Il suffit, madame ! Ah, cette femme est d'une vulgarité !... Quel traitement préconisez-vous, docteur ?

LE PSYCHIATRE. – Votre mari devrait se ressourcer auprès de gens simples qui lui rappelleraient ses origines.

YOLANDE. – Qu'il retourne quelques jours chez sa mère, dans le genre personne simple, on ne peut mieux faire.

LA MERE, *vexée*. – Dites donc ! Arrêtez de péter plus haut que le cul, ça provoque des courants d'air.

YOLANDE, *sèchement*. – Madame, je vous en prie, épargnez-moi vos grossièretés.

LE PSYCHIATRE. – Une autre idée intéressante serait de l'envoyer à la campagne. L'air vivifiant et le calme des grands espaces sont propices à l'équilibre mental.

LA MERE. – Ca tombe bien. J'ai quelque chose à proposer.

LE PSYCHIATRE. – Dites !

LA MERE. – Jojo, un petit-neveu viendra justement me rendre visite cet après-midi avec quelques membres de sa communauté.

LE PSYCHIATRE. – Une communauté religieuse, vous voulez dire ?

LA MERE. – Non, des babas cool qui élèvent des chèvres et fabriquent du fromage artisanal dans les Hautes-Pyrénées. Ils reviennent du salon de l'agriculture où ils sont allés vendre leurs produits.

YOLANDE. – Des babas cool, quelle horreur !

LA MERE. – Tout de suite les grands mots. Les baba cools rejettent les symboles de la société de consommation comme la télévision et le téléphone mais ce n'est pas une raison pour les dénigrer.

LE PSYCHIATRE. – L'idéal serait que monsieur Boursicot fasse un petit séjour dans cette communauté, cela ne pourrait que lui être salutaire.

YOLANDE, *précieuse*. – Diantre ! Mon Hubert chez les gueux ? Pour ramener la vermine ? A nul prix, vous entendez ? A nul prix.

LA MERE. – Regardez-moi ça ! La pédante se la joue outragée.

LE PSYCHIATRE. – Ces gens accepteraient-ils au moins de venir saluer monsieur Boursicot ?

LA MERE. – Je connais mon petit-neveu, il ne rechigne jamais à rendre service.

YOLANDE. – Docteur, il ferait beau voir ces va-nu-pieds s’asseoir dans mes fauteuils. Rien que d’y penser, j’en suis dégoûtée.

LA MERE, *agacée*. – Il n’y a pas de quoi en faire un caca nerveux, non ?

YOLANDE. – Oh, vous !

LE PSYCHIATRE, *agacé*. – Pensez au bien-être de votre mari.

YOLANDE. – Il suffit ! Une de Bourbon Busset n’ouvre pas sa porte à des moins que rien.

LA MERE. – Vous n’en mourrez pas, allez ! La simplicité n’a jamais tué personne.

LE PSYCHIATRE. – Vos réticences m’étonnent, madame. C’est vous qui insistiez sur l’enjeu pour l’économie du pays. (*Se voulant persuasif.*) Réfléchissez !

YOLANDE, *résignée*. – Je sais !... Bon !... C’est bien parce que vous me le demandez ! Je consens donc à recevoir ces barbares mais une heure et pas une minute de plus.

LE PSYCHIATRE. – C’est déjà cela.

YOLANDE. – Et ne comptez pas sur moi pour leur tenir compagnie.

LA MERE, *se désignant et prenant un air ironique*. – Ce n’est rien. La roture s’en chargera !

LE PSYCHIATRE. – Je suis heureux de voir que les choses s’arrangent. Bien ! Vous m’excuserez mais c’est l’heure de mes consultations. (*Il salue.*) Mesdames !

YOLANDE, *qui salue à son tort*. – Encore merci pour votre aide, docteur.

Le psychiatre sort.

LA MERE. – Je reconduis Gaston puis je viens vous présenter mon petit-neveu.

La mère sort à son tour. Yolande agite la sonnette.

YOLANDE. – Georgette, préparons-nous à recevoir des invités quelque peu particuliers.

LA SERVANTE. – Qui donc, madame ?

YOLANDE, *soupirant*. – Je vous expliquerai plus tard...Courez vite chez le droguiste acheter ce qui se fait de mieux comme produit préventif contre les poux, les puces et les parasites de tout poil.

LA SERVANTE. – Madame trouve la maison mal nettoyée ?

YOLANDE. – Il n'est pas question de cela. Hâtez-vous, ma fille ! (*La servante disparaît. Elle se tourne vers le public.*) Nous allons réserver à ces pithécanthropes un accueil digne de leur rang !

Fin de l'acte 1

ACTE 2

Au lever de rideau, la servante est occupée à vaporiser une bombe aérosol sur les fauteuils et le canapé (un simple brumisateur peut passer pour une bombe insecticide.) Yolande se tient à bonne distance. La servante porte un masque de protection sur le nez.

YOLANDE. – Vaporisez généreusement, Georgette... Pas un centimètre carré ne doit échapper au traitement... N'oubliez pas les tapis... Nous sommes en guerre ... En guerre préventive contre les parasites que ces va-nu-pieds ne manqueront pas d'apporter. (*La servante s'arrête de vaporiser et commence à tousser.*)... Que vous arrive-t-il ?

LA SERVANTE, *qui respire mal et louche en regardant le public.* – Ca pique à la gorge, madame !

YOLANDE. – Petite nature, que vous êtes ! Regardez-moi, est-ce que je suis indisposée ?

LA SERVANTE. – Madame se tient loin du front. Moi, je monte en première ligne, comme les poilus de 14-18 qui devaient affronter les gaz !

YOLANDE. – Le droguiste a certifié que le produit était inoffensif pour l'homme.

LA SERVANTE, *sceptique.* – Pour l'homme peut-être mais pour la servante ?...

YOLANDE. – Continuez, je vous prie !

La servante se remet à vaporiser.

YOLANDE. – Ah ! Ah ! La vermine n'a qu'à bien se tenir.

LA SERVANTE, *qui enlève son masque et s'assied.* - Voila, madame. Cette fois, le dispositif de défense est en place. (*La servante se prend la tête dans les mains.*) ...Oh ! j'ai la tête qui tourne.

La sonnerie de la porte d'entrée retentit.

YOLANDE, *sursautant*. – Ce sont eux ! Faites-les entrer et allez vous reposer dans votre mansarde.

LA SERVANTE. – Bien, madame.

La servante disparaît dans hall d'entrée en titubant.

YOLANDE, *se parlant à elle-même*. – Aucun manant n'a jamais foulé le sol de cette demeure, pas même à la révolution. Mes ancêtres se seraient fait passer sur le corps plutôt que de leur livrer passage. Et voilà qu'à présent, ils envahissent la maison... (*Résignée.*) Enfin, les temps ont changé. Efforçons-nous de faire bonne figure.

La servante introduit la mère. Celle-ci est accompagnée d'un homme portant un sac à dos, et de deux femmes. Ils sont tous hirsutes et vêtus comme des babas cool. La servante disparaît dans l'escalier en toussotant.

LA MERE *qui s'adresse à Jojo*. – Jojo, je te présente ma belle-fille.

YOLANDE, *hautaine*. – Yolande de Bourbon Busset ! Enchantée !

JOJO. – Bourbon comme le whisky ?

Premier coup de coude de Sarah à Jojo.

LA MERE, *parlant à Yolande*. – Mon neveu Joffrey, dit Jojo !

YOLANDE, *souriant avec suffisance*. – Va pour Jojo.

Yolande lui tend la main en tendant le bras au maximum pour rester à bonne distance.

LA MERE. – Voici Sarah et Marguerite, deux membres de sa communauté.

MAGGY. – Appelle-moi Maggy, c'est plus cool !

YOLANDE, *un sourire artificiel aux lèvres* – Soyez les bienvenus au domaine des Chanterelles... Je vous en prie, prenez un siège.

JOJO. – Ah ! si t'as un fauteuil en trop, j'suis preneur. Le problème c'est qu'on aura du mal à le fourguer dans la camionnette.

SARAH, *discrètement à Jojo*. – Tais-toi, Jojo ! Madame nous invite simplement à nous asseoir.

JOJO. – Si c'est pour poser ses fesses, j'veux bien. J'ai les guibolles qui fatiguent !

YOLANDE, *qui cache son dégoût pour Jojo derrière un sourire de politesse*. – Voyez-vous cela !

LA MERE. – Faut excuser mon neveu, il sait pas bien causer aux gens du monde.

YOLANDE. – Je comprends. Tout est question d'éducation (*elle prononce « éducaaaation »*).

JOJO. – Qu'est-ce ça sent ?

LA MERE. – C'est vrai. Quelle drôle d'odeur !

JOJO. – Il y a une usine chimique dans le coin ?

YOLANDE, *qui improvise une explication*. – Hum ! Du tout, du tout. C'est la domestique qui a laissé choir un produit d'entretien sur le tapis.

JOJO, *en aparté à la mère*. – T'entends comme elle cause ?

LA MERE, *parlant à voix basse à Jojo*. – Il faudra te faire à son langage d'aristo !

YOLANDE. – Que signifient ces messes basses (*Elle dit « baaasses »*)?

LA MERE, *improvisant*. – Hum ! Rien ! Je disais à Jojo qu'il devait oublier son langage de bistrot !

MAGGY. – On a apporté un petit cadeau. (*Elle sort un fromage du sac à dos et l'offre à Yolande.*) Il s'agit d'un produit cent pour cent naturel.

YOLANDE. – Un fromage ! Trop aimable.

MAGGY. – Ca s'appelle de la Tommette de brebis et c'est fait maison.

YOLANDE. – Vraiment ?

JOJO. – Attention, ça n'a rien à voir avec la crasse industrielle qui sort des usines de... (*Second coup de coude de Sarah à Jojo!*)... Il nous en restait quelques-uns du salon de l'agriculture, alors on s'est dit... (*Troisième coup de coude de Sarah.*) Ben quoi ! On n'allait pas les jeter aux cochons !

Quatrième coup de coude de Sarah.

YOLANDE. – Vous devez savoir que mon mari est aussi dans le fromage ?

JOJO. – Paraît qu'il est plutôt dans la panade, ton Jules ? (*Cinquième coup de coude de Sarah.*) Quoi, on peut plus se marrer ?

MAGGY. – Où est le cousin ?

YOLANDE. – Hubert s'est assoupi sur son lit. En attendant qu'il se réveille, je vous laisse avec ma belle-mère. Si vous avez besoin de moi, vous me trouverez dans mon boudoir.

JOJO, *discrètement à Sarah*. – C'est quoi un boudoir ?

SARAH. – Je t'expliquerai.

YOLANDE, *Avant de disparaître en haut de l'escalier.* – Encore merci pour le fromage. Je ne résisterai pas longtemps au plaisir de le goûter.

JOJO. – Elle est du genre guindé, la douairière !

LA MERE. – Et tu n'as encore rien vu.

SARAH. – Bon ! Si on réveillait le cousin ?

JOJO. – Minute! J'crève la dalle. Faut que j'casse la croûte !

Jojo sort de son sac à dos un couteau, un quignon de pain et un fromage différent de celui lui a été offert à Yolande.

SARAH. – Tu ne penses qu'à manger, toi ?

JOJO. – J'te signale qu'on n'a rien becqueté depuis ce matin.

LA MERE. – C'est le fromage que tu viens de déballer qui sent aussi fort ?

JOJO. – Oui ! Ca ramone bien l'intérieur du pif, hein ?

LA MERE, *qui se pince le nez.* – C'est pestilentiel ! Il doit avoir un drôle de goût.

JOJO – L'odeur est une chose, le goût en est une autre. Dans mon pays, on dit : les belles femmes pètent autant que les autres, c'est pas pour ça qu'elles sont moins appétissantes.

SARAH. – Excuse-le. Jojo affectionne le parler vulgaire des montagnards.

JOJO. – Les citadins ont oublié la force des senteurs naturelles. Vous souvenez-vous les filles, la première fois que nous sommes arrivés dans l'élevage de chèvres ?

MAGGY. – Ca puait à cent mètres à la ronde.

LA MERE. – A cause des animaux ?

MAGGY. – Non, à cause de l'éleveur qui ne se lavait plus depuis des lustres.

SARAH. – Attention. Nous, on n'est pas comme ça...

JOJO. – La vie en communauté impose une hygiène stricte. Hein ! les filles ?

MAGGY. – C'est vrai qu'on ne badine pas avec la propreté. Jojo nous donne le choix entre un bain ou une douche

SARAH. – Une fois par semaine !

Jojo étend une couche de fromage sur le pain avant de l'avalier goulûment.

JOJO, *parlant du casse croûte*. – Les filles, je ne vous en propose pas. Y en a pas pour tout le monde.

SARAH. – Fais au moins goûter à ta tante.

LA MERE, *prudente*. – Merci. Sans façon !

MAGGY. – C'est un fromage fabriqué tout spécialement pour les bergers.

JOJO, *présentant le fromage à la mère*. – Il leur faut du costaud pour tenir le coup. Allez ! Goûte-moi ça, tu m'en diras des nouvelles.

LA MERE, *toujours réticente*. – Tu sais, moi, le fromage...

JOJO, *qui lui présente le quignon de pain avec du fromage*. – Fais pas ta chochette, avale !

LA MERE, *qui observe l'aspect du fromage*. – Il est fort coulant.

JOJO. – C'est de la « Morve du Diable »... Avale, je te dis !

Jojo enfourne littéralement le morceau de pain avec le fromage dans la bouche de la mère.

SARAH. – Alors, ça dit quoi ?

LA MERE, *qui parle la bouche pleine*. – Ch'est vrai qu'ch'est du cochteau !

JOJO, *inspiré*. – Quand la Morve est molle, les morceaux durs croquent bien sous la dent.

Un rictus de dégoût se lit sur le visage de la mère.

MAGGY. – C'est un fromage très sain, garanti sans conservant...

JOJO, *prenant la suite*. – ... Et qui nettoie bien l'intérieur. On le donne même comme vermifuge aux brebis ! (*La mère tousse avant de recracher ce qu'elle vient de manger.*)
Qu'est-ce que tu fiches ?

LA MERE. – Désolée, Jojo. C'est sorti tout seul.

Jojo se précipite avec son couteau pour récupérer le fromage tombé par terre.

JOJO. – Une bonne morve, ça ne se gaspille pas.

Jojo étale le fromage récupéré sur un quignon de pain avant de le manger.

LA MERE. – Jojo, tu me dégoûtes.

JOJO. – Quoi ? C'est un fromage qui a toujours le même goût, que tu le manges ou que tu le vomisses ... T'en veux encore ?

LA MERE. – C'est bon comme ça, Jojo.

JOJO. – Tu devrais faire un tour par chez nous, tantine, ça t’endurcirait.

LA MERE, *s’adressant à Sarah*. – Vous tutoyez tout le monde, comme ça ?

SARAH. – C’est la règle dans une communauté égalitaire comme la nôtre.

JOJO. – Le vouvoiement est un héritage de la société capitaliste.

MAGGY. – Et nous, on a déclaré la guerre à l’esprit capitaliste.

LA MERE. – Qu’entendez-vous par communauté égalitaire ?

JOJO. – C’est quand il n’y a pas de chef.

LA MERE. – Qui dirige, alors ?

JOJO. – Tout le monde.

MAGGY. – Quand Jojo dit tout le monde, il oublie de préciser qu’on a tous intérêt à faire comme il veut.

JOJO. – C’est normal, vu que c’est moi qui réfléchis le mieux.

LA MERE. – Combien êtes-vous dans votre communauté ?

JOJO. – Deux hommes et huit femmes.

LA MERE. – Il y a des couples ?

JOJO. – Le mariage est archaïque. Chez nous, les femmes c’est comme le fromage, elles sont à tout le monde.

SARAH. – En réalité, nous sommes toutes les femmes de Jojo puisque l’autre homme de la communauté est vieux et grabataire.

LA MERE, *ironiquement*. – Ben voyons ! Il n’y a pas à dire, une société égalitaire comme la vôtre, ça donne envie.

D’un geste, Sarah invite sa compagne à s’asseoir en cercle au milieu de la pièce. Elles s’installent toutes les deux, jambes croisées, coudes posés sur les genoux et paumes des mains ouvertes vers le haut. Ensuite, elles ferment les yeux et entrent en méditation.

SARAH et MAGGY, *de concert*. – Aaahmm ! Aaahmm !

LA MERE, *à Jojo*. – Qu’est-ce qu’elles font ?

JOJO. – Tous les jours, à la même heure, elles se donnent à Vichnou... Spirituellement parlant, bien entendu.

LA MERE. – Comme c'est étrange.

JOJO. – Vichnou les rend zen en leur purgeant l'esprit.

SARAH ET MAGGY, *qui continuent leur médiation.* – Aaahmm ! Aaahmm !

SARAH. – Aharamani Achraham Hubert.

LA MERE. – Qu'est-ce qu'elle dit ?

JOJO. – Sarah implore Vichnou pour qu'il vienne en aide à ton fils.

LA MERE. – Vichnou, ce ne serait pas un dieu hindou, dès fois ?

JOJO. – Tout juste. Il apparaît aux femmes sous les traits d'un sublime jeune homme possédant quatre bras. *(Tout en méditant, les deux femmes invitent Jojo et la mère à se joindre à elles.)* Allons les rejoindre, tantine.

LA MERE. – Non, non, je suis parfaitement zen et mon esprit est assez purgé comme ça.

JOJO. – Tu verras comme c'est cool.

LA MERE. – Et puis, m'asseoir par terre me fait gonfler les genoux.

JOJO. – T'inquiète, Vichnou est là pour y remédier.

LA MERE, *qui change d'avis.* – Ah ! s'il fait des miracles, alors...

La mère et Jojo prennent place dans le cercle et ferment les yeux.

TOUS ENSEMBLE : Aaahmm ! Aaahmm !

Soudain, Hubert sort de la chambre. Il reste bouche bée devant la scène surréaliste qu'il a sous les yeux.

HUBERT. – Que se passe-t-il, ici ? *(Il se frotte les yeux.)* Le docteur a raison. Ça donne des hallucinations, ce truc-là ! ... Je vais me recoucher, moi !

Hubert retourne dans la chambre. Soudain, Sarah laisse échapper des gloussements de plaisir tout en gardant sa posture de méditation.

LA MERE, *qui ouvre les yeux pour s'adresser à Jojo.* – Qu'est-ce qui lui arrive ?

JOJO. – Elle s'abandonne aux caresses de Vichnou !

LA MERE, *en aparté à Jojo.* – C'est vrai qu'avec quatre bras, il a de quoi faire, le bougre ! ... Maggy ne dit rien, pourquoi ?

JOJO. – Elle n'est pas suffisamment zen !

Sarah s'apaise progressivement. Elle garde les yeux fermés et un large sourire aux lèvres.

LA MERE. – Sarah se calme on dirait !

JOJO. – Elle est heureuse. Vichnou l'a comblée.

SARAH. – Haré, Vichnou !

JOJO. – Répétons !

TOUT LE MONDE, *en chœur*. – Haré, Vichnou !

SARAH. – Vichnou, la grâce.

TOUT LE MONDE, *en chœur*. – Vichnou, la grâce.

MAGGY. – Vichnou, l'amour.

TOUT LE MONDE, *en chœur*. – Vichnou, l'amour.

SARAH. – Vichnou, la paix.

TOUT LE MONDE, *en chœur*. – Vichnou, la paix.

Tout le monde ouvre les yeux et se relève. Le sourire de Sarah exprime la plénitude. Maggy, quant à elle, garde le visage fermé.

LA MERE. – Oh ! Dans le feu de l'action, Vichnou a oublié de s'occuper de mes genoux...
(*Elle appelle son petit-neveu.*) Vas-y, Jojo. Monte le treuil !

JOJO, *tout en aidant sa tante à se relever*. – Alors, c'était chouette les filles ?

SARAH. – Super !

JOJO, *lisant la déception sur le visage de Maggy*. – T'inquiète ma lolote. Ca boumera mieux demain.

MAGGY, *décue*. – C'aurait été plus fun si j'avais mangé du Crabotin aux champignons.

LA MERE. – De quoi parle-t-elle ?

SARAH, *troublée*. – Hum ! C'est-à-dire que...

JOJO. – Dis-lui ! Elle ne va pas cafter.

SARAH. – Le Crabotin aux champignons est un fromage un peu particulier que nous fabriquons nous-mêmes.

MAGGY. – Il aide à se déconnecter du réel pour être plus réceptif à Vichnou !

LA MERE. – Qu’a-t-il de si spécial, ce fromage ?

MAGGY, *embarrassée*. – Hum ! Disons qu’il fait planer.

LA MERE. – Comment cela, planer ?

JOJO, *agacé*. – T’as du vermicelle à la place des neurones, toi ! Faut tout t’expliquer !

SARAH. – On mélange le lait avec des champignons hallucinogènes que Jojo ramène de Katmandou.

MAGGY. – C’est terriblement aphrodisiaque.

LA MERE. – Ah bon ? (*S’adressant à jojo.*) Tu en prends aussi, toi ?

JOJO, *l’air déçu*. – Non, moi je suis au Viagra !

LA MERE. – Pourquoi, t’as un problème ?

JOJO. – C’est pas ça, mais j’en ai besoin pour tenir la comparaison avec l’autre (*Il désigne le ciel.*) qui les envoie au septième ciel.

MAGGY. – On peut t’en faire goûter, si tu veux ?

LA MERE. – Du Viagra ? Non, merci.

JOJO, *qui sort un fromage de son cas à dos*. – Elle te cause du Crabotin aux champignons. On en a toujours avec nous.

LA MERE. – Non et cette fois je te prie de ne pas insister.

JOJO. – Respire-le, au moins ! (*Jojo déballe le fromage et le met sous le nez de la mère.*) Ca fait palpiter les narines, hein ?

LA MERE, *humant*. – Hum ! (*Elle apprécie.*) Rien qu’à l’odeur, on sent que ce fromage est d’une grande finesse !

JOJO, *étonné*. – Comment ça, d’une grande finesse ? Fais sentir ! ...Ben, c’est pas du Crabotin aux champignons mais de la Tomette !

MAGGY. – Mince alors ! Tu en es sûr ?

SARAH, *consternée*. – Si c’est de la Tomette alors... Oh non, c’est pas possible !

JOJO, *qui se lève subitement*. – Où qu’elle est l’aristo ?

LA MERE. – Dans la première pièce, en haut de l’escalier... Ne me dis pas que tu as offert du fromage hallucinogène à ma belle-fille ?

Jojo se précipite à l'étage, accompagné de Sarah.

MAGGY. – J'espère qu'elle n'y a pas encore goûté.

LA MERE. – Se shooter avec du fromage, voilà une chose que je n'avais jamais entendue.

MAGGY. – Ca fait un bien fou mais faut pas trop en abuser, sinon on dévisse complètement.

LA MERE. – Je me demande dans quel état Yolande est en ce moment.

Jojo et Sarah descendent l'escalier en soutenant Yolande qui titube.

JOJO, *qui montre ce qui reste du fromage donné en cadeau à Yolande.* – Regardez ce qui reste ! Elle s'en est payé un fameux morceau, la comtesse.

LA MERE. – Oh, là, là ! Elle a l'air complètement déjantée.

Jojo et Sarah amènent Yolande au bas de l'escalier. Jojo range ce qui reste du fromage dans son sac à dos. Yolande s'agite en riant comme si elle était saoule. Elle entonne une chanson de Plastic Bertrand.

YOLANDE. – Ca plane pour moi ... Ca plane pour moi, moi, moi, moi, moi ! Hou, hou, hou, hou... Ca plane pour moi !

LA MERE. – Je sens que ça va mal tourner.

JOJO, *à la mère.* – T'inquiète. L'effet est spectaculaire mais bref.

LA MERE. – Oh ! Au fond, ça lui fait du bien d'être pétée, pour une fois.

YOLANDE, *bredouillant.* – Formidable ! Un fromage qui pue et qui fait planer, j'adore ! *(Elle rit comme une sotte.)* Ah ! Ah ! Ah !

LA MERE. – Yolande, me reconnaissez-vous ?

YOLANDE. – Toi, la vieille bique, ta gueule ! *(Elle fait un bras d'honneur à sa belle-mère.)* Ah ! Ah ! Ah !

LA MERE, *outrée.* – Oh ! Elle m'a traitée de vieille bique, la garce !

JOJO. – Tant mieux, elle t'a reconnue. C'est déjà ça.

YOLANDE, *s'adressant à Jojo.* – Approche, bel Apollon !

JOJO, *fier.* – Vous entendez, les filles ? Elle me trouve beau mec, hé !

SARAH. – Te prends pas la tête mon Jojo. Elle hallucine.

LA MERE. – Que faut-il faire ?

MAGGY. – Rien. La laisser dormir et attendre que ça se passe.

JOJO. – Allez, ma p'tite dame ! On retourne à la case départ pour faire un petit dodo.

Jojo et Sarah remontent Yolande dans l'escalier.

YOLANDE. – Viens avec moi, César. Ta Cléopâtre s'offre à toi.

SARAH, à Yolande.- Fais attention à la marche !

YOLANDE. – Je te ferai admirer mes pyramides et mon jardin secret.

JOJO. – Et moi, quand on sera dans la chambre, je m'ferai un plaisir de dresser mon obélisque. (*Rire graveleux.*) Ah ! Ah ! Ah !

SARAH, *menaçante*. – Jojo, fais bien attention à ce que tu vas dresser.

JOJO, à Sarah. – Rien n'est trop beau pour un pharaon, ma chère.

YOLANDE. – Ca plane pour moi, moi, moi, moi...

Yolande disparaît en haut de l'escalier, soutenue par Jojo et Sarah.

MAGGY. – J'la savais pas autant branchée sur la gaudriole, la milady !

LA MERE. – Ca ne lui ressemble pas, en effet.

MAGGY. – T'as vu comme elle parlait ? On aurait dit une alcoolique !

LA MERE. – Quand on a l'esprit dans les brumes, il n'y a plus de comtesse ni de pochetron, tout le monde bredouille de la même manière.

MAGGY. – Ca, c'est bien vrai.

Bruit de gifle provenant des coulisses. Retour de Jojo et de Sarah ! Jojo se tient la joue.

JOJO, *tout penaud*. – T'as cogné un peu fort, là, Sarah.

SARAH, *sèchement*. – Je t'avais prévenu, Jojo. Fallait pas laisser admirer ton obélisque de trop près.

LA MERE. – Comment va-t-elle ?

SARAH. – Ta belle-fille s'est assoupie comme un marmot.

JOJO. – Bon ! C'est pas qu'on ne se plait pas, tantine, mais faudrait penser à réveiller le fiston.

LA MERE. – Justement, j'entends son pas !

Hubert sort de la chambre. Il est à moitié endormi et a la mine ténébreuse.

HUBERT, à la mère. – Maman, tu es encore là ?... Qui sont ces gens ?

LA MERE. – Comment ? Tu ne reconnais pas ton cousin ?

HUBERT. – Quel cousin ?

LA MERE. – Joffrey, pardi ! Il est venu te saluer avec des membres de sa communauté.

HUBERT. – Joffrey ?... Ah, oui ! ... Dis donc, tu as bien changé, depuis le temps !

Les deux cousins s'embrassent.

JOJO. – Toi aussi, vieux ! J'te présente Sarah et Maggy.

HUBERT – Bonjour. Tout à l'heure je suis sorti de ma chambre et je vous ai vus alors que vous étiez en méditation. J'ai cru à une hallucination.

JOJO. – Alors, paraît que tu as le moral dans les chaussettes ?

HUBERT. – Oh ! Mieux vaut ne pas en parler... Alors, comme ça, vous vivez en communauté ?

SARAH. – Oui. Dans les Hautes-Pyrénées, à deux cents bornes d'ici.

MAGGY. – On y pratique l'élevage de chèvres...

SARAH. – ... Pour faire du fromage.

JOJO. – Attention ! Nous, on ne fabrique pas de la crasse comme celle qui sort de tes...

Coup de coude de Sarah.

SARAH. – Jojo veut dire que nous sommes de simples artisans qui prenons bien soin de nos produits.

MAGGY. – On ne gagne pas des mille et des cents mais on a tout ce qu'il faut pour vivre.

SARAH. – Si ça te dit, viens passer quelques jours dans notre communauté, ça te changera les idées.

HUBERT. – Merci, mais en ce moment je ne suis pas en état de voyager.

LA MERE. – Hubert, le docteur a dit qu'un séjour à la campagne te ferait le plus grand bien.

HUBERT. – M'en fous, j'veux voir personne.

MAGGY, *dévisageant Hubert.* – Ton cousin n'a pas bonne mine, Jojo.

JOJO. – Pas bonne mine du tout. Il a une tronche à se faire sauter le caisson.

HUBERT. – Merci. Tu sais trouver les mots pour redonner le moral, toi.

MAGGY. – Sarah a raison, tu devrais retourner avec nous dans la montagne, histoire de remonter la pente.

JOJO. – Excellent, Maggy ! (*S'adressant à Hubert.*) T'as relevé le jeu de mots ? Les pentes à la montagne, c'est pas ça qui manque... Ah ! Ah ! Ah ! (*Voyant la mine sombre d'Hubert.*) Oh ! là ! là ! Tu dois être vachement constipé pour avoir une bobine pareille... Maggy, fais-lui goûter de notre Tomette. Ca va le requinquer.

MAGGY, *qui déballe le fromage devant Hubert.* – Ce fromage provient de notre réserve personnelle.

Hubert hume le fromage puis le goûte.

HUBERT, *dont le visage s'illumine.* – Mmmm ! C'est succulent !... (*Il ferme les yeux pour mieux apprécier.*) Et d'un moelleux !

SARAH. – Affiné neuf semaines en hâloir et lavé à la saumure, voilà le résultat. (*Se tournant vers la mère.*) Tu en veux ?

LA MERE. – Non, merci.

HUBERT. – Jamais rien mangé d'aussi bon... Je peux en reprendre ?

JOJO. – Profites-en, cousin ! Profites-en !

HUBERT. – Dites-donc, c'est le paradis du fromage chez vous ?

MAGGY. – Et tu n'as encore rien vu. Notre communauté en produit beaucoup d'autres qui sont tout aussi excellents.

HUBERT, *enthousiaste.* – Vous me mettez l'eau à la bouche...

SARAH. – Alors qu'en dis-tu ?

HUBERT, *après un moment d'hésitation.* – Eh bien, c'est d'accord, je vous accompagne.

JOJO. – A la bonne heure. (*Les femmes applaudissent. Hubert se dirige vers sa chambre.*) Où vas-tu ?

HUBERT. – Préparer ma valise.

Jojo et les deux femmes rigolent.

JOJO. – Une valoché ? T'es bien un digne représentant de la société de consommation, toi.

MAGGY. – Tu vivras comme nous, avec le strict minimum.

Hubert prend son téléphone portable.

JOJO. – Qu'est-ce que tu fous encore ?

HUBERT. – Je vais recharger mon portable.

JOJO. – T'es maboule ou quoi ? On ne veut pas de cette saleté chez nous !

MAGGY. – Les ondes excitent les chèvres et font tourner le lait.

HUBERT. – Ca va, j'ai compris.

Hubert range son portable dans un tiroir

JOJO. - Maintenant tu peux lui donner Maggy.

Maggy sort de son sac un bonnet péruvien coloré qu'elle donne à Hubert.

HUBERT. – Qu'est-ce que c'est ?

MAGGY. – En signe de bienvenue, nous t'offrons ce porte-bonheur que nous avons ramené du pays des Incas. On l'a trouvé sur une momie dans la vallée de Mochica.

HUBERT. – Il n'est pas de première fraîcheur. (*Il respire le bonnet.*) Bah quelle odeur ?

MAGGY. – Une momie, ça ne se parfume pas à l'eau de Cologne. Ce bonnet est sacré. Mets-le et le dieu inca Viracocha te protégera.

HUBERT. – Me protégera de qui ? De ma femme ? Tiens au fait, où est-elle ?

MAGGY. – Hum, elle est partie se reposer.

HUBERT, *qui hésite à le mettre.* – Hum ! Je ne voudrais pas vous en priver.

SARAH. - Il te sera plus utile qu'à nous.

JOJO. – Alors, tu le mets oui ou non ?

HUBERT, *qui s'exécute.* – J'ai l'air malin. Si Yolande me voit avec ça sur la tête, elle appellera le psychiatre illico.

SARAH. - Mais non, il te va très bien ce bonnet ! Tu as le look baba cool.

HUBERT. – Si tu le dis ?

LA MERE. – Mon Dieu, Hubert. Je ne te reconnais plus.

JOJO. – Salut, tantine. J'te fais la bise.

Jojo sort avec ses compagnes.

LA MERE, *qui prend l'écharpe accrochée au portemanteau pour la nouer au cou de son fils.*
– Hubert, prends bien soin de toi. Le climat de la montagne est capricieux.

HUBERT. – Ne t'inquiète pas, maman.

Hubert sort avec le bonnet sur la tête et l'écharpe autour du cou. Yolande apparaît au-dessus de l'escalier.

YOLANDE. – Les pouilleux ont vidé les lieux, bon débarras.

LA MERE. – Ah ! Toujours dénigrer le petit peuple. Vous ne changerez donc jamais.

YOLANDE. – Je ne sais pas ce qui m'a pris de m'assoupir aussi profondément !... Ce n'est pas mon habitude à cette heure de la journée. (*Elle met sa main au front.*) Et par-dessus le marché, voilà que j'attrape la migraine !... Où est Hubert ?

LA MERE. – Reparti avec le cousin dans sa communauté des Hautes-Pyrénées.

YOLANDE. – Quoi ? Hubert en compagnie de ces zigotos ? Non, mais je rêve !... Il fallait le retenir.

LA MERE, *piquant une colère.* – Ca y est, c'est encore de ma faute ! Vas te faire voir au milieu de tes pyramides et fous moi la paix !

YOLANDE. – Qu'est-ce qui vous prend ?

LA MERE. – Il me prend que la vieille bique te dit : ta gueule ! (*En faisant un bras d'honneur.*)

La mère sort.

YOLANDE. – Cette femme est dérangée, ma parole ! Enfin, tel mère, tel fils... Et ce mal de tête qui ne passe pas... ! Une aspirine, voilà ce qu'il me faut ... (*Elle se rend à la cuisine. Durant sa courte absence, une femme à l'allure masculine arrive par la porte-fenêtre. Yolande revient et sursaute à la vue de l'intruse.*) Ah ! Vous m'avez fait peur, madame... (*Elle se ressaisit.*) Que fabriquez-vous chez moi ?

LE COMMANDANT. – Chut ! Parlez moins fort. On pourrait nous entendre, madame.

YOLANDE, *offusquée.* – Non, mais dites-donc ! Je parle comme je veux.

LE COMMANDANT, *se mettant au garde-à-vous.* – Commandant Lardinois, des services secrets. A part vous, personne ne doit connaître ma présence ici, pas même le personnel de maison ... Si quelqu'un arrive, je prendrai l'accent arabe et me ferai passer pour la femme d'un cheik qui désire acheter votre pavillon de vacance.

YOLANDE, *sèchement.* – Que viennent faire chez moi les services secrets ?

LE COMMANDANT. – Le gouvernement m’a chargé d’une mission : suppléer à l’absence de monsieur Boursicot à l’assemblée des actionnaires.

YOLANDE. – Vous comptez prendre sa place ?

LE COMMANDANT. – Allons ! Je n’ai pas cette prétention.

YOLANDE. – Qui, alors ?

LE COMMANDANT. – Un sosie, tout simplement.

YOLANDE, *incrédule*. – Un sosie ? Voyons ce n’est pas sérieux.

LE COMMANDANT. – Votre mari ne serait pas le premier. Hitler, Mussolini, Saddam Hussein, pour ne citer qu’eux avaient tous leur doublure.

YOLANDE. – Merci pour la comparaison !

LE COMMANDANT. – Vous ne semblez pas prendre la pleine mesure du désastre qui s’annonce. A la bourse, le titre « Fromage de Normandie » ne cesse de chuter suite aux bruits alarmistes qui courent sur la santé de son PDG.

YOLANDE. – Je sais cela, madame.

LE COMMANDANT. – Cette chute entraîne une dégringolade en cascade de toutes les valeurs agroalimentaires du pays.

YOLANDE. – Comme le dit l’adage : quand le fromage coule, c’est la France qui chavire !

LE COMMANDANT. – Les investisseurs américains sont déjà sur les rangs pour racheter à vil prix les fleurons de notre industrie et nous inonder de Saint-Nectaire et de Pont-l’Evêque fabriqués avec du lait de soja. Sans parler de notre Camembert, madame, notre bon vieux Camembert, qu’ils s’appêtent à rendre plus coulant avec de l’huile d’arachide.

YOLANDE. – Quel sacrilège !

LE COMMANDANT. – A qui le dites-vous. Même le président de la république n’en dort plus. Pour couper court à toute spéculation, il est impératif que celui qui passe pour l’Empereur du fromage soit présent à l’assemblée qui aura lieu après-demain.

YOLANDE. – Mais vous savez bien que c’est impossible.

LE COMMANDANT. – D’où l’idée du sosie.

YOLANDE. – On nage en plein surréalisme ! Et où allez-vous le dénicher, ce fameux sosie ?

LE COMMANDANT. – Mais nous l’avons déjà trouvé, madame.

YOLANDE, *qui n’en revient pas*. – Qu’ouïs-je ?

LE COMMANDANT. – Nous avons épluché les fichiers de la police, de l'armée, de l'enseignement. Mais c'est dans celui de la justice qui nous avons trouvé l'oiseau rare. *(Il communique au moyen de son portable)* Allô ! Message de Pont l'Evêque crémeux à Maroilles coulant. Je répète, message de Pont l'Evêque crémeux à Maroilles coulant. Lancer l'opération « Fromage à pâte dure » et faite venir le Beaufort en voie d'affinage.

Le commandant ouvre la porte-fenêtre et fait entrer une personne recouverte d'un voile de la tête aux pieds, un peu à la manière d'une femme de harem.

YOLANDE. – Est-ce cela votre sosie ? Mon mari n'est pas une musulmane, que je sache.

LE COMMANDANT. – Nous l'avons dissimulé sous un voile par souci de discrétion. *(Le commandant enlève le voile. Apparaît alors un homme possédant les mêmes caractéristiques physiques qu'Hubert. En fait, il s'agit du même acteur coiffé d'une perruque et qui a fait l'objet d'un maquillage un peu différent. Il dégage en outre un air benêt.)* Je vous présente Maurice !

YOLANDE. – Diantre ! Voilà une créature digne de la cour des Miracles.

LE COMMANDANT. – Ne vous inquiétez pas, nos esthéticiennes vont le relooker pour en faire un monsieur Boursicot plus vrai que nature.

YOLANDE. – D'où sort-il ?

LE COMMANDANT. – De prison, madame.

YOLANDE, *se signant*. – Ciel ! Un bagnard !

LE COMMANDANT. – Cet homme n'est pas un criminel. Il a été simplement condamné pour vagabondage.

YOLANDE, *prenant ses distances*. – Etes-vous sûre qu'il n'est point dangereux ?

LE COMMANDANT. – Bien au contraire. Maurice est un être sensible et farouche.

Le sosie sourit bêtement. Ses lèvres dégagent une dentition à laquelle il manque une incisive.

YOLANDE. – Grand dieu ! Il a une bouche à faire peur.

LE COMMANDANT. – Ne vous affolez pas. Il passera dans les mains des meilleurs dentistes.

Le sosie se cure le nez avec un doigt. Constatant le regard désapprobateur du commandant, il se ravise et s'essuie à plusieurs reprises le doigt sur son vêtement.

YOLANDE. – Dites-donc, votre homme ne semble avoir guère de conversation.

Le sosie se gratte le torse sans ménagement.

LE COMMANDANT. – C'est normal, les seuls mots qu'il sait prononcer sont : oui, Maurice et maman.

Au mot « maman », le sosie sourit bêtement.

YOLANDE, *sarcastique*. – Ah bon ! C'est fort peu pour présider une assemblée d'actionnaires.

LE COMMANDANT, *apitoyée*. – Maurice n'a pas été gâté par la vie, vous savez. l'enfance, la rue à l'âge adulte avec les clochards pour seule famille.

Le sosie se gratte dans l'oreille avec son petit doigt qu'il met ensuite en bouche pour le sucer ostensiblement.

YOLANDE, *sceptique*. – Ainsi donc, vous espérez faire de ce pauvre être quasiment muet le sosie de mon mari ?

LE COMMANDANT. – Nous n'avons pas le choix, madame... Maintenant excusez-moi, je dois prendre congé. (*Le commandant replace le voile sur le corps du sosie.*) Demain, je viendrai vous présenter Maurice avec son nouveau look.

YOLANDE, *sceptique*. – Je suis curieuse de voir le résultat.

LE COMMANDANT, *qui salue d'un mouvement de tête*. – Madame !

Le commandant sort, suivi par le sosie.

YOLANDE. – Les services secrets, un sosie... Et tout cela pour une histoire de fromage... (*Soupirant.*) Il n'y a vraiment qu'en France qu'on voit des choses pareilles !

Fin de l'acte 2

Acte 3

Yolande sort de la chambre en apportant des vêtements et une paire de chaussures d'Hubert.

YOLANDE, *qui soupire*. – Je ne la sens pas du tout, cette mise en scène. Mais alors, pas du tout ! (La sonnerie du portable retentit.). Allô ! La voie est libre, commandant.

Yolande entrouvre la porte-fenêtre qui donne sur la terrasse pour permettre l'entrée discrète du commandant.

LE COMMANDANT, *qui arrive*. – Vous êtes certaine d'être seule ?

YOLANDE. – Absolument. Ma servante est en congé, et Emile, mon homme à tout faire, à l'hôpital. Quant à Hubert, il est très loin en ce moment.

LE COMMANDANT. – Dans les Hautes-Pyrénées.

YOLANDE. – Comment, vous êtes au courant ?

LE COMMANDANT. – Rien n'échappe aux services secrets, madame.

YOLANDE. – Alors, qu'en est-il du sosie ?

LE COMMANDANT, *qui communique avec un de ses adjoints au moyen de son portable*. – Allô ! Message de Pont l'Evêque crémeux à Maroilles coulant. Je répète, message de Pont l'Evêque crémeux à Maroilles coulant. Faites venir le Beaufort affiné. (*Elle va chercher le sosie qui a été amené derrière la porte-fenêtre*) Le voici... Je vous préviens, en le voyant vous allez avoir un choc.

Le commandant enlève le voile. Cette fois, Maurice est coiffé exactement comme Hubert mais il dégage toujours un air benêt.

YOLANDE, *admirative*. – Ouah ! La ressemblance est stupéfiante.

LE COMMANDANT, *satisfait*. – N'est-ce pas ? Je suppose que vous reconnaissez-vous en cet homme votre mari.

YOLANDE, *répondant après un moment d'hésitation*. – Je n'irais pas jusque là.

LE COMMANDANT. – Comment cela ? Il a été relooké par nos plus grands spécialistes... Montre tes dents ! (*Le sosie rétracte ses lèvres à la manière d'un singe et dégage une*

dentition identique à celle d'Hubert.) Vous ne pouvez pas nier que notre orthodontiste a fait un travail remarquable.

YOLANDE. – La seule chose qu'on ne peut nier en le voyant, c'est que l'homme descend du singe.

LE COMMANDANT, *qui lui fait les gros yeux.* – Maurice !

Le sosie cesse de sourire.

YOLANDE. – Voyez-vous, commandant, la ressemblance n'est pas tout. Le pire est à redouter si cet individu se met à parler devant le parterre d'actionnaires.

LE COMMANDANT. – N'ayez crainte. Il restera muet comme une carpe. N'est-ce pas Maurice que toi pas parler ?

LE SOSIE, *d'une voix forte.* – Ouais ! (*Rire grossier.*) Ah ! Ah ! Ah !

YOLANDE. – Vous oubliez le discours. Un PDG ne peut s'y soustraire.

LE COMMANDANT. – Tout est prévu, l'adjoint de votre mari a été mis dans la confidence. Il se chargera lui-même du discours après avoir excusé son PDG pour son extinction de voix. (*Se tournant vers le sosie.*) Maurice, n'oublie pas : si toi parler, toi voler au gnouf ! Compris ?

LE SOSIE, *tout en grattant le torse.* – Ouais !

YOLANDE *d'un air pincé.* – Qu'appellez-vous le gnouf ?

LE COMMANDANT. – La prison, madame...

YOLANDE, *faisant son signe de croix.* – Sainte-Vierge !

LE COMMANDANT. – Avez-vous préparé des vêtements, comme je l'ai demandé ?

YOLANDE, *elle désigne les vêtements et les chaussures qu'elle vient d'apporter.* – Les voici ! Oh ! Je n'ai eu aucune peine à les choisir, Hubert se vêtait toujours de la même façon, en public comme en privé. (*Elle exhibe un petit flacon.*) J'ai aussi sorti son eau de toilette.

LE COMMANDANT. – Excellente idée.

YOLANDE. – Qu'il aille se changer dans la chambre !

LE COMMANDANT, *qui claque des doigts.* – As-tu entendu ? Allez, en vitesse ! (*Le sosie emporte les vêtements dans la chambre. Le commandant voit Yolande soupirer.*) Je vous sens dubitative, madame ?

YOLANDE. – On le serait à moins. Cet homme portera les vêtements de mon mari, certes. Quant à passer pour lui ...

LE COMMANDANT. – Vous avez raison, Maurice doit absolument changer d'attitude pour ressembler à un manager.

YOLANDE. – Donner l'apparence d'un chef d'entreprise à ce pauvre ? Vous fantasmez ! C'est aussi impensable que de faire concourir un cheval de bois au Prix d'Amérique.

LE COMMANDANT. – Je ne suis pas de votre avis. Il faut y croire, madame. D'ailleurs je compte bien sur votre collaboration.

YOLANDE. – Ma collaboration ?

LE COMMANDANT. – Vous êtes bien placée pour apprendre à Maurice à se comporter avec ... disons...un minimum de classe.

YOLANDE, *relavant le menton*. – Auriez-vous l'impudence de demander à une femme de mon rang de faire l'éducation de ce rustre ?

LE COMMANDANT. – Sans votre contribution, l'opération est vouée à l'échec et je ne vous rappelle pas les conséquences économiques désastreuses que cela aurait pour le pays... (*Adoptant un ton solennel.*) La France vous réclame, madame !... La France vous regarde !

YOLANDE, *stimulée dans son orgueil*. – La France dites-vous ? ... Très bien. Si l'intérêt supérieur de la nation (*Elle prononce naaation.*) est en jeu, je m'incline.

LE COMMANDANT. – L'histoire vous le rendra, soyez-en certaine.

Le sosie revient en portant les vêtements d'Hubert. Il est tout débraillé et empeste l'eau de toilette dont l'odeur se répand jusque dans le public.

YOLANDE. – Quel épouvantail ! Mon mari n'est pas un modèle de distinction mais sa copie, elle, fait carrément clochard endimanché.

LE COMMANDANT, *qui regarde sa montre*. – As-tu entendu madame ? (*Elle lui rectifie la tenue.*) N'oublie pas que tu dois avoir l'air d'un PDG.

LE SOSIE. – Ouais !

LE COMMANDANT. – Vous m'excuserez, je dois aller faire rapport auprès de mes supérieurs... A vous de jouer, madame.

YOLANDE. – N'attendez pas de moi des miracles.

LE COMMANDANT. – Je passerai reprendre Maurice ce soir. (*En aparté à Yolande.*) Une dernière chose que vous devez savoir : ayant manqué d'affection durant son enfance, l'homme se montre très sensible aux marques de gentillesse, surtout quand elles viennent d'une femme. Hein, Maurice, que tu aimes bien les femmes ?

LE SOSIE, *rire bête*. – Ouais ! Ah ! Ah ! Ah !

YOLANDE, *faisant le signe de croix*. – Jésus Marie Joseph, venez-moi en aide.

LE COMMANDANT. – Rassurez-vous, il considère le beau sexe comme un substitut maternel. Vous observerez que le mot « Maman » le fait littéralement fondre

YOLANDE. – Avec moi, il en fera pour ses frais. Je n'ai nulle intention d'attendrir cet individu.

LE COMMANDANT, qui *se raidit avant de saluer d'un mouvement de tête*. – Madame !

YOLANDE. – A tout à l'heure, commandant.

Le commandant sort en emportant le foulard.

YOLANDE. – Ah ! Je ne sais pas pourquoi mais j'ai le pressentiment que tout cela va mal finir... Maintenant, approchez, mon garçon ! Nous allons d'abord apprendre la manière de bien marcher... Faites le tour de la pièce ! (*Le sosie, se sentant observé, adopte une démarche empruntée.*) Détendez-vous... Relâchez les épaules... (*Le sosie se tient le dos un peu voûté.*) Aérez un peu le mouvement... (*Le sosie, en voulant trop bien faire se dandine comme un minet.*)... Pas trop aéré, on croira que vous êtes de l'autre bord. (*Le sosie se reprend.*) Voilà, c'est déjà mieux.

LE SOSIE, qui *manifeste sa satisfaction en riant bruyamment*. – Ah ! Ah ! Ah !

YOLANDE, *autoritaire*. – Pas de rire animalier chez moi, je vous prie ! Vous êtes dans une maison respectable et souvenez-vous de ce que disait le commandant : si toi pas te taire, toi voler au gnouf !

LE SOSIE. – Ouais !

YOLANDE. – Voyons maintenant la manière de s'asseoir ! Posez votre séant sur ce fauteuil... (*Le sosie la regarde d'un air interrogatif.*) Posez votre séant, dis-je ! (*Agacée.*) Asseyez-vous ! ... (*Le sosie comprend enfin. Il s'assied lourdement dans le fauteuil que lui indique Yolande.*) Non ! Le postérieur s'abaisse plus lentement, comme ceci ! (*Elle lui fait une démonstration.*) A vous ! (*Croyant bien faire, le sosie s'assied très lentement, tellement lentement que cela devient grotesque.*) Ne ralentissez pas trop le mouvement. Votre fessier n'est pas fait de porcelaine, que je sache. (*Le sosie recommence une nouvelle fois.*) Voilà, c'est mieux... Bon. Les applaudissements, à présent. Dans une assemblée il est de coutume d'applaudir la personne qui prend la parole... Montrez-moi ! (*Le sosie frappe dans ses mains en agitant les épaules à la manière d'un petit enfant.*) Ah, non ! Vous avez la tête d'un orang-outang auquel on présente une banane...

Il faut que les doigts frappent en cadence la paume de la main opposée. (*Yolande montre le mouvement en le décomposant.*) A vous, mon garçon ! (*Le sosie, embrouillé par les explications, regarde ses doigts sans savoir comment faire.*) Vous vous abstenrez d'applaudir, cela vaudra mieux.

LE SOSIE. – Ouais !

YOLANDE. – Nous terminerons par le sourire (*le sosie esquisse un sourire enfantin.*) Non, ce n'est pas du tout mon mari. Relâchez votre bouche, on dirait que vous avez avalé une balle de golf. Ayez l'air plus enjoué. (*Le sosie se montre de bonne volonté mais ne peut s'empêcher de*

grimacer.) La cause me semble désespérée... Reprenons ! Souriez en entrouvrant légèrement les lèvres !... Voilà, on, y est presque. Recommencez encore une fois... (*Le sosie adopte le même sourire qu'Hubert.*) Là ! Nous y sommes tout à fait... Cela suffit pour le moment, nous reprendrons les exercices plus tard... (*Elle réfléchit.*) A quoi vais-je bien pouvoir occuper ce bougre ? ... Approchez, mon brave ! (*Elle l'invite à regarder par la porte-fenêtre.*) Vous serez gentil de mettre en tas les bûches qui se trouvent au coin de la terrasse.

LE SOSIE. – Ouais !

YOLANDE. – Allez ! Au boulot ! (*Le sosie part accomplir sa tâche.*) Bon, me voilà tranquille pour faire ma correspondance. (*Tout en montant l'escalier.*) Je ne la sens toujours pas, cette mise en scène. Mais alors pas du tout !

Yolande disparaît tandis que la servante arrive du hall d'entrée habillée en tenue de ville. Elle est à la recherche de quelque chose.

LA SERVANTE. – Où est-ce que j'ai bien pu la déposer ? (*Elle jette un regard à la cuisine.*) Elle ne se trouve pas là-bas non plus ! ... Mince alors ! Pour une fois que madame me donne mon après-midi, voilà que j'oublie ma sacoche avec tout mon argent dedans ! (*A travers la porte-fenêtre, elle remarque le sosie qui range le bois.*) Tiens, il est revenu ? (*Elle entrouvre la porte.*) Alors Mimile, t'es sorti de clinique ?... Ben viens me dire bonjour, qu'est-ce que tu attends ? (*A peine a-t-elle prononcé ces mots qu'elle se rend compte de sa méprise.*)... Oh ! Ce n'est pas Mimile, mais monsieur ! ... (*Le sosie arrive, croyant que servante l'a appelé.*) Je suis confuse, monsieur. Je ne m'attendais pas à vous revoir aussi rapidement. (*Le sosie reste impassible.*)... Hum! Monsieur ne dit rien ? ... ? (*Le sosie fait comprendre par un geste qu'il lui est impossible de parler.*) Je comprends, c'est une extinction de voix ! (*Le sosie opine du chef tout en lui adressant un regard attendrissant.*) Madame sait-elle que monsieur est revenu ? (*Le sosie demeure impassible.*) ... Hum ! Et la maman de monsieur ? ... (*Au mot maman, le sosie sourit.*) Oh ! Monsieur a un sourire que je ne lui connaissais pas... Hmm ! Monsieur se montre enjôleur et ça me rend toute chose ! (*Elle se sent intimidée.*) Et en plus monsieur n'a pas lésiné sur son eau de toilette !... Dois-je prendre cela pour une invitation ? (*Le sosie lui sourit toujours.*)... Ah monsieur, va me faire craquer !... Ca y est, je sens que je craque ! (*Elle dégrafe son corsage sous les yeux du sosie et adopte une voix langoureuse.*)... Vas-y, Hubert. Prends-moi, puisque tu me veux. (*Elle se fait harcelante.*) ... Tu es mon tigre et je suis ta panthère ! (*Elle pousse un cri de fauve.*) Aaaaah ! Montre-moi comme tu fais bien le tigre ! ... (*Elle se coupe dans son élan.*) Ah ! j'oubliais. Un fauve avec une extinction de voix, ça fait cloche ! Je monte dans ma mansarde te chercher du sirop. Attends-moi ! (*En montant l'escalier, la servante pousse une nouvelle fois un cri de fauve.*) Aaaaah ! ... Hubert, on va passer des moments excitants, ensemble ! Depuis le temps que j'attends ça !

Le sosie reste seul, tout penaud. La mère arrive franc battant, comme à son habitude.

LA MERE. – Hubert, qu'est-ce que tu fais ici ? Tu es déjà retour ? ... Qu'as-tu as à me regarder comme ça, tu as l'air tout bizarre... T'es pas content de retrouver ta vieille maman ? (*Au mot maman, le sosie se blottit contre la mère.*) Allons ! Ce n'est plus de ton âge de faire des mamours. (*Elle se dégage de l'étreinte du sosie.*) Maintenant, explique-moi pourquoi tu es revenu aussi vite ?... Ben, dis quelque chose !

Yolande apparaît en haut de l'escalier. Elle est inquiète de découvrir la mère en compagnie du sosie et tente de récupérer la situation.

YOLANDE. – Hubert ne vous répondra pas.

LA MERE. – Yolande, pourquoi ne m'avez-vous pas dit que mon fils était revenu ?

YOLANDE, *improvisant*. – Hum !... Euh !...C'est qu'il vient tout juste d'arriver.

LA MERE. – Que s'est-il passé ?

YOLANDE, *improvisant*. – Eh bien, euh !... il s'est senti mal. C'est cela, il s'est senti mal, ce qui a décidé les babas cool à le ramener... Voilà ! (*S'adressant en sosie avec douceur.*) Allons ! Retournez terminer votre tâche, mon ami. (*Le sosie ne veut pas quitter la mère, ce qui contraint Yolande à adopter un ton plus autoritaire.*) Sortez, vous dis-je ! ... (*Le sosie ne répondant pas à son injonction, elle se fait insistante.*) Dehors, et plus vite que ça !

Le sosie semble ébranlé par le langage autoritaire de Yolande. Il obtempère à contrecœur.

LA MERE, *offusquée*. – Vous le traitez comme un garçon de ferme, ma parole !

YOLANDE, *mal à l'aide et tentant de se montrer persuasive*. – L'état de Maurice... enfin je veux l'état d'Hubert requiert de la fermeté. Hum ! C'est le docteur qui l'a dit.

LA MERE. – Et en plus vous vous trompez de prénom. Vous me paraissez fatiguées, Yvonne. Faudrait vous reposer.

YOLANDE. – Mais pas du tout, je suis en pleine forme.

LA MERE. – (*Elle regarde par la porte-fenêtre.*) ... Ca alors, le voilà qui se sauve en courant...

YOLANDE. – Qu'est-ce que vous dites ?

LA MERE. – Regardez, il court en direction du parc.

YOLANDE, *qui se précipite vers la porte-fenêtre*. – Il faut le rattraper. Vite !

Yolande et la mère sortent en courant par la porte-fenêtre. Hubert (Le vrai.) arrive par le hall d'entrée. Il accroche son bonnet péruvien au portemanteau. Hubert, se montre d'emblée plus dynamique que dans les actes précédents.

HUBERT. – Yolande ! ... Georgette ! ... Il n'y a personne ! Où ai-je déposé mon portable ? ... Ah, le voilà ! (*Il sort son portable du tiroir où il l'avait laissé et compose immédiatement un numéro.*)... Allô ! Passez-moi ma secrétaire, je vous prie... Oui, c'est moi, ma petite Michèle ... Je me porte beaucoup mieux, merci ... Non, cela n'a rien de miraculeux. Je viens tout simplement de déguster des fromages qui m'ont redonné une pêche d'enfer ... Ils avaient une saveur ... pouvez pas imaginer ! ... (*La servante apparaît. Elle a revêtu une robe sexy et descend l'escalier d'une démarche sensuelle. Hubert ne la remarque pas tout de suite.*) Notez bien ce que je vous demande : vous allez immédiatement téléphoner aux journaux pour les informer de ma participation à l'assemblée de demain... Comment, c'est déjà fait ? Qui s'est permis ? ... Le ministre ? (*Etonné.*) Qu'est-ce qui lui a pris à celui-là ? ... Contactez-les quand-même pour dire que je m'appête à faire une communication très importante et...

LA SERVANTE, *poussant un cri de fauve en arrivant au bas de l'escalier.* – Aaaaah !
(*Hubert sursaute et met fin à la communication.*) Alors, on a retrouvé sa voix, chéri ? (*Elle jette par terre le flacon de produit pharmaceutique qu'elle tenait en main.*) On va pouvoir passer aux choses sérieuses !

HUBERT, *à la fois surpris et indigné.* – Georgette, Vous perdez la tête ou quoi ?

LA SERVANTE. – Grand coquin, va ! (*Elle pousse une nouvelle fois un cri de fauve.*)
Aaaaah ! ... Mords-moi ! Plante-moi tes crocs de tigre dans le cou !

La servante le poursuit dans la pièce mais Hubert ne se laisse pas approcher.

HUBERT. – Du calme, Georgette. Vous êtes surmenée et devriez aller vous étendre.

LA SERVANTE. – M'étendre ? Oui, mais pas toute seule.

Elle recommence à le harceler physiquement.

HUBERT, *qui se sauve.* – Allons ! Allons !

LA SERVANTE, *sous l'emprise de ses passions libidinales.* – Hubert, tu es à moi.

HUBERT, *qui tente de se dégager.* – Cette femme est enragée.

LA SERVANTE. - Mes lèvres brulantes de désir vont lécher ton cou, tes épaules, ton ventre, ta...

HUBERT. – Stop, Georgette. On ne descend pas plus bas. On en reste là... Votre langue de lèchera rien du tout, compris ?

LA SERVANTE. – Aaah ! Je suis toute électrisée à l'idée de sentir ta peau sur la mienne.

HUBERT. – Vous le dites vous-même, ce n'est qu'une idée. Rien de plus Georgette !

LA SERVANTE, *qui le poursuit dans la pièce.* – Prends-moi. Prends-moi comme le fait un tigre en rut !

HUBERT. – Au secours ! Cette femme devient folle. Sauve qui peut !

Hubert s'enferme dans la chambre.

LA SERVANTE. – Hubert, ouvre-moi ! La panthère s'impatiente. (*Elle gratte à la porte de la chambre en poussant des cris de fauve.*) Aaaaah ! Ouvre vite, la panthère te désire ! Aaaaah !

Retour de Yolande et de la mère qui assistent médusées au spectacle donné par la servante.

YOLANDE. – Georgette, que faites-vous là ?

LA SERVANTE, *penaude*. – Euh! rien madame. Je désire...je désire... nettoyer cette tache récalcitrante au bas de la porte.

La servante sort un mouchoir et frotte une tache imaginaire.

YOLANDE. – Une tache ? Il n'y a pas de tache.

LA SERVANTE. – Ah ben... Alors, c'est qu'elle est partie.

YOLANDE. – Et ce cri ?

LA SERVANTE. – Hum ! Ce n'était pas un cri, j'avais un chat dans la gorge...

LA MERE. – C'était un gros chat, dites-donc !

YOLANDE, *sceptique*. – Passons ! Vous n'avez rien à faire ici, je vous ai donné congé.

LA SERVANTE. – Je suis revenue parce que j'avais oublié ma sacoche, madame.

YOLANDE. – Et cette tenue ? Elle est digne d'une ribaude qui siffle le client pour arrondir ses fins de mois.

LA SERVANTE. – Que madame se rassure, je ne mange pas de ce pain là !

LA MERE. – Auriez-vous vu mon fils, par hasard ?

LA SERVANTE, *mal à l'aise*. – Monsieur ?

YOLANDE. – Oui, monsieur.

LA SERVANTE. – Hum ! Il est là, dans la chambre.

LA MERE. – Ca alors, Hubert est revenu de lui-même.

YOLANDE, *croyant qu'il s'agit du sosie*. – Dieu soit loué ! (*Elle s'adresse à la servante.*)
Allez vous changer et déguerpissez !

LA SERVANTE. – Bien, madame.

La servante disparaît dans l'escalier.

LA MERE. – S'enfuir pour revenir presque aussitôt, voilà une attitude absurde qui ne ressemble pas à mon fils.

YOLANDE, *hypocritement*. – Hum ! Je crois qu'il n'a plus toute sa tête en ce moment.

Hubert ouvre la porte de la chambre.

HUBERT. – Mam ! ...

YOLANDE, *qui lui met la main sur la bouche pour l'empêcher de parler.* – Chut ! On se tait !
... On se tait ! ...

LA MERE, *interloquée par l'attitude de Yolande.* - Yolande, enfin !

YOLANDE, *qui lui parle à l'oreille.* – N'oubliez pas ce qui disait le commandant : Si toi parler, toi voler au gnouf !

Yolande retire sa main de la bouche d'Hubert. Celui-ci, décontenancé, n'ose plus rien dire.

HUBERT, *en aparté au public.* – Elle devient complètement fada !

YOLANDE, *parlant toujours à Hubert qu'elle prend pour le sosie.* – Vous n'avez rien à faire dans cette chambre. (*Elle lui montre la porte-fenêtre.*) Allez ranger vos bûches dehors !
(*Hubert ne bouge pas.*) Qu'est-ce que j'ai dit ? Au boulot et en vitesse !

HUBERT, *en aparté au public.* – Il vaut mieux obéir. Une folle peut être dangereuse.

Hubert s'en va sur la terrasse.

LA MERE. – Yolande, vous ne me semblez pas être dans votre assiette.

YOLANDE, *sèchement.* – Je vous demande pardon ?

LA MERE. – Vous traitez mon fils comme un moins que rien ...

Si la suite de la pièce vous intéresse, vous pouvez obtenir l'intégralité du texte auprès de l'auteur :

charlesistace56@gmail.com